

LES ARTS

La grande télé des tout-petits



DOSSIER:
LA VALSE DES
COPRODUCTIONS
PAGE B 3

THÉÂTRE :

CHIENNE
DE VIE
PAGE B 7

PÉTEUX DE
BROUE
PAGE B 10

CINÉMA
page B 4
DISQUES
page B 8
MUSIQUE
page B 12



Diffuseurs et producteurs s'entendent pour le dire: le Québec possède une excellente télévision pour enfants. «Sur le plan international, on est en avant de la parade», proclame même une responsable de programmation. Dommage que le produit ne soit pas plus aisément exportable.

CAROLE TREMBLAY

Depuis l'imagination débridée de *La Boîte à surprises* et la vague pédagogique de *Passé-Partout*, la télé pour enfants a fait du chemin et le paysage actuel de la télévision jeunesse est plus riche et plus diversifié qu'il ne l'a jamais été. Jeu, comédie de situation, magazine, fiction dramatique: pratiquement tous les genres sont représentés, déclinés de différentes façons selon la tranche d'âge à laquelle ils s'adressent.

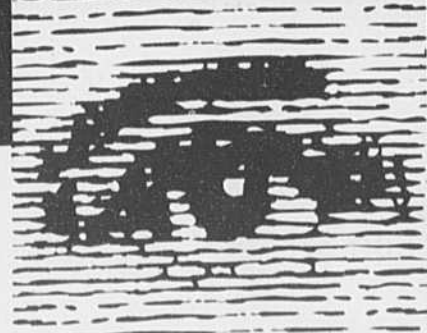
Un des grands facteurs qui expliquent le «baby-boom» de la télévision pour enfants au Québec est sans contredit l'avènement de deux chaînes spécialisées, Canal Famille et Télétoon, qui diffusent à cœur de jour des émissions destinées aux jeunes.

Avec l'avènement de ces canaux spécialisés, Radio-Canada a définitivement perdu son titre de chef de file du secteur, déjà émoussé par le *Passé-Partout* de Télé-Québec. Stéphanie Turcotte, la directrice des émissions jeunesse à la SRC, sans revendiquer le statut de télé éducative, entend proposer du divertissement intelligent, comme c'est le cas avec *Bêtes pas bêtes*, une émission sur les animaux dont le succès ne se dément pas.

La télévision d'Etat ne produit maintenant que le quart des émissions qu'elle présente. Sur ce lot, la majeure partie est constituée d'émissions qui «emballent» la production privée d'ici et d'ailleurs. Stéphanie, l'animatrice des *Chatouilles*, accompagne les enfants pour le bloc préscolaire, qui a quitté la grille-horaire du matin pour se joindre à celui du retour de l'école, encadré celui-là par Elyse Marquis à bord du *0340*. Les dessins animés du samedi matin, une tradition aussi solidement établie au Québec que la tartine au beurre d'arachides, s'encastrent dans *Bouledogue Bazar*, qui propose sketches, concours et animation.

VOIR PAGE B 2: TÉLÉ TOUT-PETITS

5^e édition



LES
400
COUPS
RENDEZ-VOUS INTERNATIONAL
DE CINÉMA JEUNE PUBLIC

Une fête de cinéma

28 mars au 5 avril

www.les400coups.com tél.: (514) 499-2929

ARTS

TÉLÉ TOUT PETITS

Les grands réseaux n'exercent plus la même mainmise qu'auparavant sur les émissions jeunesse: les gros joueurs se retrouvent maintenant sur le câble avec l'arrivée de Canal Famille et de Télétoon

SUITE DE LA PAGE B 1

Télé-Québec est le seul diffuseur à assumer franchement sa vocation pédagogique auprès des jeunes. *Cornemuse*, le dernier-né de la maison, est le résultat d'un appel d'offres auprès des compagnies de production. Treize maisons ont proposé des projets correspondant aux critères du diffuseur, à la recherche d'une émission à la fois éducative et amusante, favorisant l'estime de soi. Le succès de l'opération démontre qu'il existe encore une demande pour le genre. Selon les récents sondages, 55 % du public d'âge préscolaire est rivié à cette dramatique, en ondes depuis janvier seulement.

Pas de pub, pas de bonbons

Chez les diffuseurs privés, la part accordée aux jeunes est mince. Il est d'ailleurs tout à fait compréhensible que ceux-ci boudent un public auquel la publicité, leur principale source de financement, n'a pas le droit de s'adresser. Les émissions jeunesse se résument donc à peu de choses: quelques reprises pour les tout petits et des émissions visant les ados, une zone floue de la pub.

A TVA, *Décibel*, animé par Nathalie Simard, est une sorte de version rajeunie et actualisée des *Jeunes Talents Catelli*. On y danse le hip-hop plutôt que la claquette et on y rappe au lieu d'y pousser la chansonnette. *Cyberclub* est un magazine traitant du multimédia, d'Internet et autres bidules branchés ravissant le «pubère cible». On semble assez satisfait des résultats: 800 000 auditeurs en plein samedi après-midi. A Canal Fa-

mille, on tâte aussi du multimédia avec *Génération W*. Ces deux émissions possèdent d'ailleurs leurs propres sites Internet. Tout comme nombre d'émissions à Radio-Canada, qui pousse même le zèle multimédia jusqu'à développer des sites Web autonomes, sans rapport avec la programmation. *ZD6*, en ligne depuis décembre, propose un site interactif alimenté par une équipe d'auteurs et de créateurs maison.

À TQS, l'autre réseau privé, on présente *Le Petit Journal*, une demi-heure de chroniques et d'informations sur le quotidien des ados, mais aussi de l'information sur les événements de l'actualité locale, nationale et internationale. En ondes depuis 1985, l'émission, conçue pour les 9-12 ans à ses débuts, a connu une cure de «vieillesse» en 1995, année où la formule a été renouvelée au profit d'un public légèrement plus âgé. Déjà lauréat de trois prix Gémeaux, *Le Petit Journal* est utilisé par le ministère de l'Éducation pour son programme de câbloéducation.

De tout pour tous

Les plus gros joueurs se retrouvent sur le câble. Canal Famille, en ondes depuis une dizaine d'années, propose une programmation à demi canadienne, dont environ la moitié est fabriquée au Québec. Le réseau, qui coproduit une bonne partie de

ses créations, se définit comme une télé généraliste, s'adressant à différentes classes d'âges, dans tous les genres, du magazine à la comédie de situation en passant par l'animation. «Nous ne sommes pas une télé éducative mais nous ne proposons pas pour autant des calories vides», affirme Monic Lessard, vice-présidente à la programmation du réseau.

Lauréat de trois prix Gémeaux, *Le Petit Journal* est utilisé par le ministère de l'Éducation pour son programme de câbloéducation

La vocation de cette chaîne entièrement consacrée à la famille est d'abord de divertir en offrant des valeurs positives. Considéré à ses débuts comme l'écran des petits, une sorte de gardienne d'enfants électronique, la télé de Canal Famille a pris une tangente un peu plus délinquante au cours des dernières années. Mme Lessard est fière de souligner que son réseau a mis en ondes la toute première comédie de situation pour jeunes: *Radio Enfer*.

Contrairement à *Watatatow* (SRC), qui s'adresse à la même tranche d'âge, l'émission ne cherche pas à mettre le doigt sur les bobos de la société. «Nous, on s'adresse à une population d'enfants qui sont sains. Nous ne voulons pas faire la promotion de l'école, mais tant mieux si l'émission donne envie aux jeunes d'y aller.»

Devant le succès de cette comédie, Canal Famille a ajouté à sa grille-horaire *Dans une galaxie près de chez vous*, une délirante parodie des séries se déroulant dans l'espace et qui joue sur l'absurde, à cheval entre *Star Trek* et *IXE-13*.

L'absurde est d'ailleurs la clé qui ouvre la porte des cotes d'écoute du public adolescent. L'insolite, l'insolite demeurent des valeurs très prisées et on arrive à en saupoudrer un peu partout, même dans les émissions à contenu plus informatif. Toujours à Canal Famille, *Zone de turbulence* est un magazine éclaté qui aborde le thème quotidien par une multitude de lorgnettes. Informations, sketches, reportages sur des aspects insolites, discussions à bâtons rompus entre les quatre animateurs qui se racontent souvenirs et anecdotes, la formule est neuve, fraîche, et tranche avec l'habituelle série de sketches servant à masquer la teneur pédagogique du contenu.

Mme Lessard proclame encore haut et fort que le Québec produit la meilleure télé jeunesse au monde.



La joyeuse bande de Radio Enfer

Selon elle, à l'instar du théâtre et de la littérature, le secteur est un milieu très dynamique, innovateur et audacieux. *Pin-Pon*, par exemple, une émission destinée aux enfants d'âge préscolaire, met en scène deux pompiers, et donc deux hommes. Ce qui va pratiquement à l'encontre de toutes les règles en ce qui concerne ce groupe d'âge, qui privilégie normalement la présence plus maternelle d'une femme.

S'exporter par la bande

Canal Famille a dû établir des stratégies pour contrer la concurrence féroce du nouveau joueur Télétoon. À la différence du dessin animé, qui n'a pas d'ancrage géographique précis, Canal Famille concentre sa production originale autour de réalités bien de chez nous. On tente de développer des «vettes locales» auxquelles les jeunes pourront s'identifier. Cette optique locale constitue cependant le principal obstacle à l'exportation.

L'accent et le contenu québécois traversent mal les frontières. D'autant plus que le marché anglophone semble allergique à l'idée même du doublage. C'est pourquoi les producteurs d'ici doivent trouver de nouveaux moyens de financer leurs entreprises. La coproduction en est un. Le développement d'un secteur anglophone en est un autre.

Chez SDA, une des plus vieilles maisons de production télé, on aura mis près de 40 années de télé jeunesse à se décider à développer des projets directement dans la langue de l'oncle Sam. La machine est en marche depuis le début des années 90, avec une petite poussée d'adrénaline depuis deux ou trois ans, sous la houlette de Michel Lavoie, qui dirigeait autrefois le secteur jeunesse de Radio-Canada. Plus d'une dizaine de projets mijotent dans ses chaudrons. Il s'agit parfois d'émissions en français refaites en anglais. *Dans une galaxie près de chez vous*, par exemple, pourrait subir cette transformation.

SDA crée aussi de nouveaux concepts, comme *Yaa! To the max!* et *Super-Mécanix* (diffusée en français à Radio-Canada), une émission sur le thème «comment ça marche?». Entièrement produite au Québec, en collaboration avec le



La famille de Ouimzie et ses envahissants amis

giant américain Hearst, l'émission est tournée en anglais, diffusée au Canada anglais (Global) et exportée

en Amérique latine, en Italie, en Suisse, en Belgique, en Afrique du Sud et aux États-Unis, où elle a déjà gagné de nombreux prix. Une véritable *success story* qui entame sa troisième saison cette année. Le marché anglophone pourrait ouvrir la porte à l'exportation de l'expertise québécoise dans le domaine.

À quoi peuvent s'attendre les prochains jeunes? À en croire ce que disent les spécialistes: du pré-préscolaire genre *Téléubbies* — maintenant que le tabou de s'adresser au porteur de couches est levé, la porte est grande ouverte —, du *girl power*, c'est-à-dire des héroïnes fortes en pleine action, un peu d'écologie, mais aussi du multimédia. Selon Cécile Bellemare, de Télé-Québec, dans les colloques internationaux, il n'est plus maintenant question des enfants et de la télévision mais bien des enfants et des médias. Quelque part, au loin, les types d'écrans se fondent et se confondent...



La version dessin animé de Caillou

SOURCE CINAR

OVERTIGO

SMCQ Société de musique contemporaine du Québec

LA VIE QUI BAT

4 SOIRS SEULEMENT!

CHORÉGRAPHE GINETTE LAURIN MUSIQUE DRUMMING DE **STEVE REICH**

DIRECTION MUSICALE **WALTER BOUDREAU**

AVEC LES DANSEURS D'OVERTIGO ET LES MUSICIENS DE L'ENSEMBLE DE LA SMCQ

DU 31 MARS AU 3 AVRIL 1999 À 20 h

rencontre avec les artistes après la représentation du 2 avril

Centre Pierre-Péladeau 300, BOUL. DE MAISONNEUVE EST
Salle Pierre-Mercure Réservations: (514) 987-6919

Prix spéciaux étudiants, aînés, membres du RQD et de la Guilde des musiciens

Coproduction © Vertigo/SMCQ Joint Ventures/Le Palace de Granby www.cam.org/~overtigo

LE DEVOIR 514 987-6919

PROJET HAMEL **PARTE** INTERPRÈTES 11

C'est L'HISTOIRE D'UNE femme

INTERPRÈTES — ÉRIC BERNIER, ANNIK HAMEL et ANNE LE BEAU
CHORÉGRAPHE — WAJDI MOUAWAD, JOSÉ NAVAS, PAULA DE VASCONCELOS

ÉCLAIRAGES — MARC PARENT COSTUMES et MAQUILLAGES — ANGELO BARSETTI
RÉPÉTITRICE — KATHY CASEY

DU 17 AU 20 ET DU 24 AU 27 MARS 1999 À 20H

PRIX DE GROUPE 525-3595 LE DEVOIR

L'AGORA DE LA DANSE 525-1500
840, RUE CHERRIER METRO SHERBROOKE Admission 790-1245

ÉCOLE DE MUSIQUE **Jean-Sébastien Bach ne pouvait pas**

1-800-267-UDES www.usherb.ca

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Coproductions, un bilan qui reste à faire

Produire ou coproduire? Telle est la question qui se pose de manière toujours plus cruciale dans un univers cinématographique en mutation. Il semble que la réponse soit coproduire, les statistiques canadiennes indiquant en effet une forte hausse des œuvres fabriquées par plus d'un pays.

BRIAN MYLES
LE DEVOIR

Rock Demers est une figure incontournable quand vient le temps de causer coproduction. Le fondateur des productions La Fête est un expert en la matière, un homme ayant su tirer profit de la collaboration avec d'autres pays avant tout le monde.

Cet artisan du cinéma, qui a porté tous les chapeaux (producteur, administrateur, distributeur et exploitant), l'admet sans ambages: sans la coproduction, il n'aurait pu mettre au monde la plupart des «Contes pour tous», qui ont contribué à sa renommée.

«Si j'étais resté uniquement au Québec, les Contes pour tous n'auraient pas pu exister, sauf peut-être les cinq ou six premiers», affirme M. Demers. La collection compte aujourd'hui 16 films. Au fil des ans, M. Demers a coproduit des œuvres avec six différents pays (Pologne, Tchécoslovaquie, Roumanie, Hongrie, Argentine et France) et il se prépare à travailler sous peu avec des homologues de la Nouvelle-Zélande, de l'Allemagne et du Sénégal.

Mais Rock Demers n'est pas seul en ce royaume. À travers le Canada, la coproduction croît à un rythme fou depuis quelques années (voir tableau 1).

«C'est une augmentation très impressionnante», reconnaît Deborah Drisdell, directrice des relations internationales à Téléfilm. «C'est devenu un phénomène incontournable.» La croissance a d'ailleurs incité Téléfilm à préparer un guide complet à l'intention des producteurs étrangers désireux de s'associer à leurs homologues canadiens.

Comment expliquer cette croissance? «On se rend de plus en plus compte que les marchés ici sont étroits», explique Rock Demers. «Donc, il faut trouver des sujets qui se prêtent mieux à la coproduction. Les réseaux de contacts qu'ont les producteurs canadiens sont également de plus en plus développés et de plus en plus mondiaux.»

Un pays de leaders

La coproduction désigne les films produits par plus d'une maison. Les coproducteurs se partagent les aspects créatifs, artistiques et financiers de même que les recettes selon un prorata convenu. Cette méthode de travail est appliquée aussi bien en long métrage qu'en documentaire ou en animation, à la télévision comme au grand écran.

Dans ce jeu, explique Mme Drisdell, le Canada est nettement avantagé en raison de sa vaste expertise. «On est un leader dans ce domaine parce qu'on le fait depuis longtemps. Quand c'est devenu un phénomène mondial, on était très bien placé pour en bénéficier.»

À l'heure actuelle, 80 maisons de production au pays sont impliquées dans la coproduction. Le Canada a signé des ententes de coproduction avec une cinquantaine de pays. Ces accords sont d'une importance capitale. Une fois signés, ils permettent au producteur canadien et à son partenaire étranger d'accéder aux sources de financement public dans les deux pays, d'obtenir pour le film la double

nationalité, le double accès aux marchés domestiques, etc.

«Pour tourner un film comme Le Violon rouge, nous avions vraiment besoin du statut de film canadien, parce que ça nous donnait l'accès aux fonds de Téléfilm. Ça nous a aussi permis d'avoir accès à plus d'argent en Italie», illustre Daniel Iron, le coproducteur du film de François Girard, l'une des coproductions les plus visibles des dernières années.

L'implication de Rhombus Media, une petite compagnie de Toronto, se situait à 80 % pour la production du Violon rouge, le 20 % restant étant assumé par un producteur italien. Cela a permis de gonfler le budget à 13 millions de dollars, ce qui aurait été impensable si Rhombus s'en était remis uniquement aux sources canadiennes de financement public.

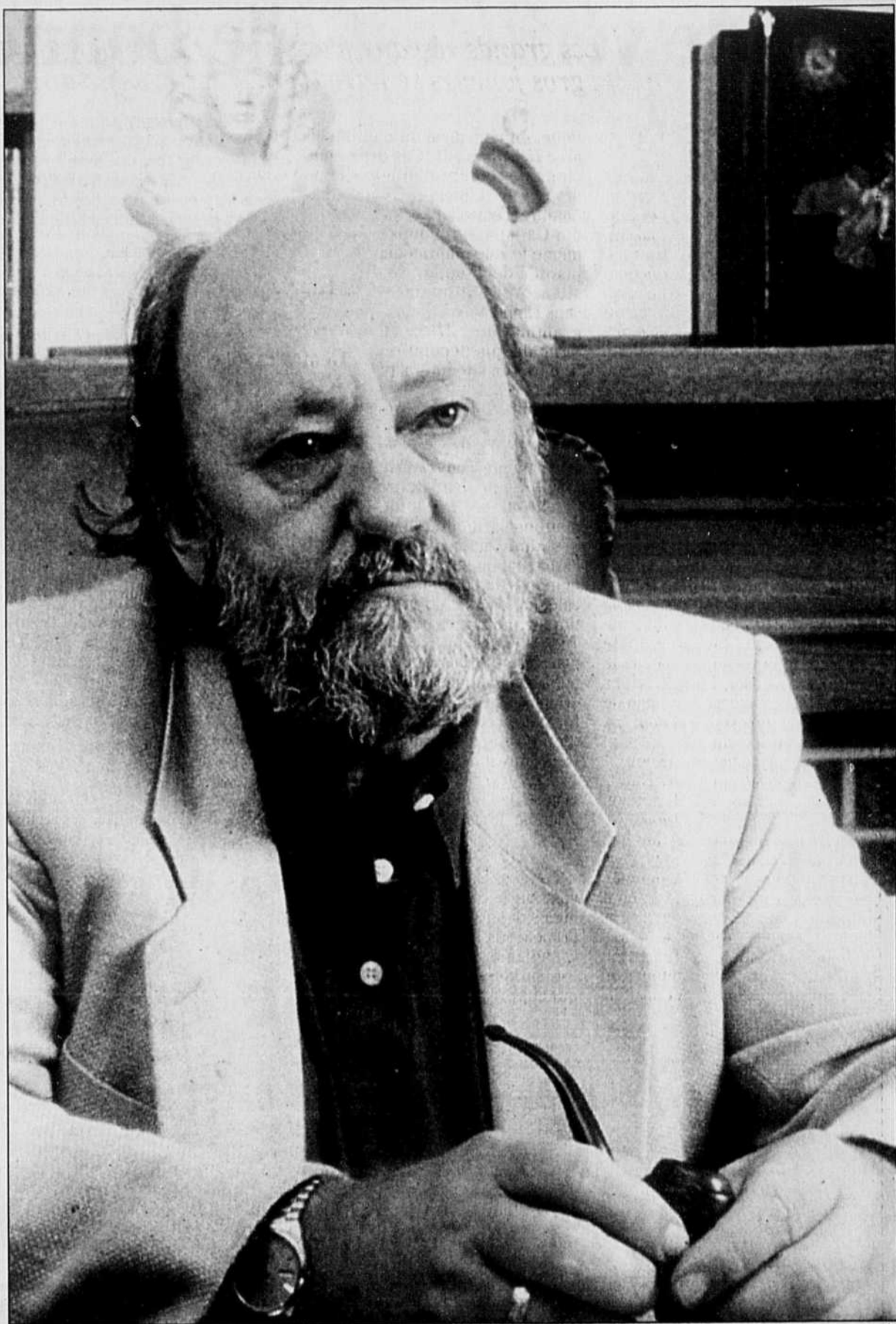
Alors que la coproduction gagne en importance au Canada, la situation reste sensiblement la même au Québec. Le plus récent Statistiques sur l'industrie du film, de la SODEC, fait même état d'un recul (voir tableau 2). Entre 1988 et 1997, le quart des longs métrages québécois étaient réalisés en coproduction. Mais entre 1995 et 1997, cette proportion est tombée à 16 %. Les Français restent le principal partenaire des producteurs québécois.

Michel Coulombe, coauteur du Dictionnaire du cinéma québécois, estime que les producteurs québécois «n'ont pas réussi à établir un rapport d'égal à égal» avec les étrangers. Il souligne que les producteurs québécois ne voyagent pas souvent dans le monde pour tisser des contacts. En outre, la langue joue comme une barrière pour les Québécois.

Le Québec «n'est pas parvenu souvent à affirmer un projet artistique qui s'affirme et se défend dans une cinématographie» par le truchement de la coproduction, estime Michel Coulombe. Les producteurs locaux n'ont pas plus réussi à «asseoir des partenariats durables» avec les étrangers, en obtenant un rôle de premier plan, poursuit M. Coulombe. Évidemment, il existe des exceptions, dit-il. Des Léa Pool, François Girard et Denis Arcand; ce dernier tournant par ailleurs en coproduction 15 moments, un film en anglais sur l'univers des médias.

Pour l'art ou l'argent

Les producteurs se tournent vers la coproduction essentiellement pour deux raisons. D'un côté, il y a l'argument économique. C'est connu, le cinéma coûte cher. La coproduction se présente comme un excellent moyen de répartir les risques de l'aventure filmique sur plus d'un partenaire. Au Québec et au Canada, cette recherche d'investisseurs prend une importance toute particulière en raison de la faiblesse des budgets de tournage.



BERNARD VALLEE

Rock Demers

Denise Robert, de Cinémaginaire, qui produit présentement 15 moments, cite en exemple le cas du Confessionnal, le premier film de Robert Lepage, qu'elle a coproduit avec l'Angleterre et la France. «C'est un film qui a pu se faire avec un budget beaucoup plus confortable, dit-elle. Habituellement, pour un premier long métrage, les budgets qu'on réussit à avoir se situent autour de un ou 1,5 million. Le Confessionnal, on a réussi à le faire pour quatre millions parce qu'on est allé chercher de l'argent à l'étranger.»

De l'autre côté, il y a le souci artistique. Coproduire un film, d'accord, mais à condition que le scénario y invite. «Si on veut percer des marchés étrangers, ça ne peut se faire qu'avec de bons produits. Et le bon produit ne peut s'obtenir d'une coproduction que lorsque le sujet s'y prête», affirme Rock Demers.

Daniel Iron, coproducteur du Violon rouge, partage cet avis. «Nous avons réalisé beaucoup de coproductions au fil des ans. Mais nous le faisons uniquement quand c'est dicté par le contenu. Sinon, ça peut devenir une erreur.»

Mais il y a plus. La coproduction, si elle est rondement menée, permet d'avoir un accès privilégié aux marchés étrangers pour la distribution. «Le jour où j'ai coproduit Le Jeune

Magicien avec la Pologne, ça m'a ouvert la Pologne pour les Contes pour tous», raconte Rock Demers.

Michel Ouellette, de Ciné qua non films, va coproduire un film adapté d'un roman de Leonard Cohen avec un budget de trois millions. Ciné qua non, qui existe depuis 16 ans, réalise des films d'auteur et essaie de présenter un traitement audacieux et original des arts à l'écran. Ce qui veut dire que la maison vise un public plutôt restreint. Grâce à la coproduction, M. Ouellette explique qu'il peut avoir accès, avec ses produits spécialisés, à plusieurs petits marchés sur la boule. «Si tu es dans les projets spécifiques et moins commerciaux, tu ne peux éviter la coproduction, dit-il. Les marchés sont trop petits. Si tu essaies de rentabiliser au Québec, tu n'es pas capable. Mais à travers le monde, tu finis par avoir une masse critique pour y arriver.»

De l'identité nationale

La coproduction risque-t-elle de diluer le caractère «national» de la production québécoise? Les avis sont partagés.

Denise Robert voit dans la coproduction l'«avenir» du cinéma québécois. «Le cinéma, c'est un médium de création et de créateurs», affirme Mme Robert. Et un film ne peut que bénéfi-

cier du talent. La richesse culturelle n'a pas de frontière. Quand on commence à mettre des frontières dans la création, c'est là à mon avis qu'on va mourir, qu'on va s'étouffer.»

Rock Demers plaide pour sa part en faveur d'un équilibre entre cinéma national et coproduction. «L'un aide l'autre, estime-t-il. Un cinéma qui est financé seulement par l'État est voué à l'asphyxie. Mais une cinématographie qui n'irait que vers la coproduction est vouée à la nullité. C'est le cinéma national qui vient revigorer l'ensemble d'une cinématographie, et la coproduction permet aussi d'aider le cinéma national. Pour moi, c'est intimement imbriqué.»

Michel Coulombe souligne enfin qu'il faut jouer de prudence. «Le Québec ne peut devenir avec l'argent de l'État un gros joueur mondial. On revient toujours aux sources de financement étatiques.»

Il estime que le bilan de la coproduction reste à faire. Un double bilan, à la fois économique, en mesurant les coûts et les retombées, et artistique pour la suite de notre cinématographie.

«La coproduction, c'est un train dans lequel on avance toujours plein d'espoir, et en ne regardant pas souvent en arrière pour faire le bilan», conclut-il.

TABLEAU 1

Évolution de la coproduction au Canada (1993-1998)

Année	Nombre de projets	Total des budgets (en dollars)	Participation canadienne
1993	11	81 millions	64 %
1994	11	64 millions	58 %
1995	11	51 millions	61 %
1996	17	78 millions	43 %
1997	26	213 millions	51 %
1998	21	203 millions	58 %
TOTAL	97	690 millions	

Source: Téléfilm Canada

TABLEAU 2

Nombre de productions et coproductions (longs métrages) au Québec (1993-1997)

	Total	Productions québécoises	Coproductions Majorité qc	Majorité étranger	Total
1993	31	23	3	5	8
1994	32	24	5	3	8
1995	21	19	1	1	2
1996	33	26	5	2	7
1997	28	21	3	4	7

Source: SODEC

Le plaisir croît avec l'usage

René Richard Cyr
ACCUEILLE NORMAND BRATHWAITE,
Chantal Beaupré, son amie,
et les invités
que Normand a proposés:

ÉLIZABETH BLOUIN BRATHWAITE, NANCY DUMAIS, PAULE MAGNAN, PATRICIA DESLAURIERS, JULIE MASSICOTTE,
CLAUDE DUBOIS, GILLES VALIQUETTE, SUZANNE LÉVESQUE, LOU LOU HUGUES, LE GROUPE SKALÈNE, MATHIEU BENOIT

Télé-Québec

Ce dimanche de 20h00 à 21h30

CONCEPTION ET DIRECTION ARTISTIQUE:
RENÉ RICHARD CYR ET DOMINIC CHAMPAGNE
DIRECTION MUSICALE: ALAIN LEBLANC ET CHARLES BARBEAU
RÉALISATION: JEAN-JACQUES SHEITTOYAN
PRODUCTEURS: GUY LATRAVERSE ET BERNARD SPICKLER

Si vous désirez assister à l'enregistrement de l'émission Le plaisir croît avec l'usage, téléphonez au (514) 526-7090 poste 564



BLANQUETTE-CRÉANT
DE LIMOUX
CUVÉE ST-LAURENT



ARCHAMBAULT



Pour Pointe

ARTS

VITRINE DE LA VIDÉO

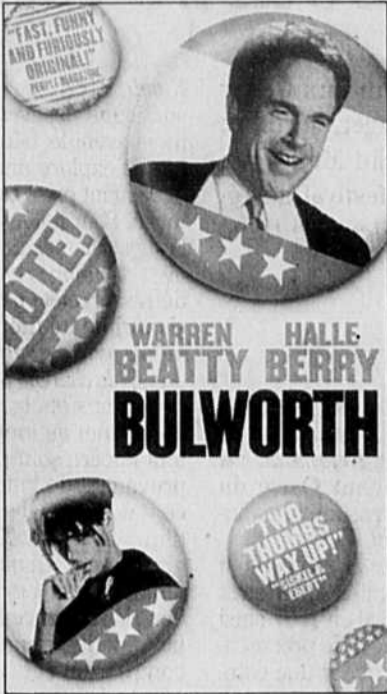
Toute vérité est-elle bonne à dire?

MARTIN BILODEAU
BULWORTH

★★★

Réalisateur, producteur, scénariste et finalement interprète, Warren Beatty incarne Jay Bulworth, un sénateur gravement dépressif qui, à la veille d'un week-end de campagne intensive, engage quelqu'un pour le tuer. Son geste d'abandon lui fera tenir des propos d'une telle crudité, énoncer des vérités d'une telle violence, que sa franchise suscitera un nouvel engouement, notamment auprès de la population noire, réduite à quelques supporters qui le suivent à la trace, dont la troublante Nina (Halle Berry), qui réveillera en lui le play-boy qui sommeille.

Tonifié par son succès soudain, Jay Bulworth voudra reporter ses imminentes obsèques et continuer à dénoncer, devant les médias plus que jamais attentifs à ses propos, le scandaleux système de financement des partis politiques, système dont les moins favorisés font les frais. Or la machine est déjà mise en branle, et différents lobbys, qui ne voient pas d'un bon œil les agissements de ce mauvais joueur, s'apprentent à lui emboîter le pas.



Outre le déballage orchestré de vérités bonnes à dire et séduisantes à entendre, notamment en ce qui a trait à la pauvreté endémique de la population afro-américaine, Beatty assure un spectacle étincelant, semblable à tant de campagnes électorales, avec ses feintes

et ses esquives programmées, ses élans et ses répités planifiés, tout ça monté sur rails par une mise en scène entraînante et fantaisiste qui fait parfois écran au propos du cinéaste-acteur qui confond délinquance et infantilisme.

STRIKE
(Les filles font la loi)

★★1/2

Nous sommes au début des années 60. Parachutée dans un pensionnat pour filles de bonne famille après que ses parents ont appris qu'elle allait perdre sa virginité, Odie (Gaby Hoffmann) se joint à un groupe d'outsiders. Apprenant que leur école sera bientôt annexée à un pensionnat de garçons, celles-ci décident de semer la pagaille et de solliciter le refus de leurs concenseurs envers ce qu'elles considèrent comme la menace masculine. Une opinion que partage la directrice de l'établissement (Lynn Redgrave), qui entreprend de faire le nécessaire pour préserver l'existence de cette dernière école avant l'entrée de ses ouailles dans un abominable monde d'hommes.

La cinéaste déplace sans arrêt son foyer d'un personnage à l'autre, de sorte qu'il donne davantage l'impression d'enfiler les instantanés que d'ap-

profondir les enjeux de son scénario. Ainsi, la grille féministe, appliquée avec force sur ce récit frivole, n'est pas très convaincante et se révèle aussitôt à court d'arguments. Cela dit, l'aspect ludique de la mise en scène qui s'applique à reconstituer les décors du passé et force dans le bon sens certaines caricatures, ajoutée au jeu pétillant des comédiennes, Gaby Hoffmann en tête (on dirait la jumelle de Chiara Mastroianni), rachètent ses prétentions et assurent l'efficacité de ce divertissement qui repose, en une variation subliminale, sur une guerre des sexes vieille comme le monde.

BEYOND SILENCE

★★

Rien de bien original à l'horizon de cette bluette allemande. Elle raconte les difficultés de la jeune Lara (Sylvie Testud) à prendre son envol à l'extérieur des murs de la maison familiale, pourtant chaleureuse, alors que ses parents atteints de surdité (l'Américain Howie Seago et la Française Emmanuelle Laborit, tous deux sourds dans la vie), pour qui elle sert de lien avec le monde extérieur dont elle leur traduit les mots et les bruits, éprouvent de la difficulté à comprendre et accepter son désir, éveillé par sa tante (Sibylle Canonica), de devenir clarinettiste. N'empêche, Lara ira déployer ses ailes à Berlin, auprès de sa tante déterminée à l'aider à passer l'examen du conservatoire.

Les intentions de la cinéaste (dont celle de réaliser une parabole sur l'incommunicabilité) sont fort louables, et le scénario, au premier abord, les catalyse assez habilement. Or le dérapage survient à cause d'une abondance de petits conflits maquillant les grandes fêlures, et de bons sentiments prenant le relais des émotions véritables. La construction téléfilmique, de même que les personnages unidimensionnels plongés dans des situations qui n'arrivent pas à transcender l'a b c du mélo, empêchent *Beyond Silence* de décoller, de déchirer les vrais silences et de communiquer aux spectateurs la détresse de l'héroïne.



Les rebondissements ne manquent pas. Cette commissaire me fait songer à cette femme inspecteur de « Fargo » des frères Coen.
Luc Perreault, LA PRESSE

★★★★
Du grand Chabrol servi par d'excellents dialogues.
Le Parisien

Une oeuvre d'atmosphère troublante, bien servie par la qualité de ses comédiens.
Oudie Tremblay, LE DEVOIR

Construit sur des moments épatants de férocité.
Un bon cru Chabrolien.
Marie France



La mafia russe dans le viseur

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Le cinéma nous sert parfois de drôles de cocktails. Mélange de la mafia russe, le FLQ, l'extrême droite, le trafic de plutonium, le Montréal multiethnique et l'Amérique profonde, vous aurez un léger aperçu des directions multiples que prend *Le Dernier Souffle*, ce polar québécois réalisé par Richard Ciupka. Le film sort la semaine prochaine en un mélange épique, donc, comportant un face-à-face entre Luc Picard et Julien Poulin en relation père-fils. Quête du père? Ça vous dit quelque chose? Notre septième art québécois n'en finit plus de rouler sur ce thème.

Tout a commencé par un projet de miniserie sur la mafia russe. Ciupka et sa scénariste sont allés voir la police de Montréal pour se renseigner sur l'allure de la bête. La mafia russe, c'est la plus dangereuse, leur a-t-on répondu. Parce qu'elle n'a rien à perdre. La Cosa Nostra italienne s'est casée, désormais presque bourgeoisie installée dans la légalité. De miniserie en scénario de polar, le projet a fait son chemin et de véritables Russes à la mine patibulaire jouent ici les méchants de service. L'action se déroulera entre Montréal et l'Arkansas, un faux Arkansas d'ailleurs, tourné dans le coin de Saint-Hilaire. 3,8 millions de budget, ce n'est pas le pactole. On tourne dans sa cour.

Le rythme et l'effet

Ciupka est ce directeur photo ayant travaillé notamment pour Chabrol et Louis Malle. Il s'est depuis converti à la réalisation pour la télé (*10-07, L'Affaire Kafka*) et le cinéma (*Coyote*). Le cinéaste affirme préférer les films de genre parce que rien ne lui apparaît plus difficile à réussir. Ciupka vient de la pub, sait ce que signifie la quête du rythme et de l'effet. Mais le réalisateur voulait cette fois se coller au thriller. Le problème du genre à ses yeux, c'est son côté trop souvent prévisible. « Garder le public rivé sur son siège dans un polar, c'est ce qu'il y a de plus difficile à faire. Comme on n'a pas de tradition de thriller ici, les spectateurs s'identifient aux polars américains. Ils réclament une intrigue à la fois complexe et facile à comprendre. C'est le défi qu'on s'est donné. »

L'histoire sera celle d'un policier (Luc Picard), fils d'un ex-felquist (Julien Poulin) et frère d'un activiste d'extrême droite, dont la vie se décompose. Sa fem-

me le quitte, son frère se fait assassiner d'étrange manière. Et de Montréal à l'Arkansas, v'là le fic qui part en enquête chez les red necks des Etats-Unis tout comme dans le fief des Russes du côté de la mafia de Montréal. « J'ai voulu faire un film à la fois local et éclaté », explique le cinéaste.

Joanne Arseneau, la scénariste, avait Luc Picard en tête en écrivant son histoire. Le policier sensible et entêté, c'était lui. Telle ment qu'elle conservait une petite photo de l'acteur au-dessus de sa table de travail.

Le hic, c'est que pendant tout ce temps-là, Picard n'était au courant de rien. Or il est fort couru, le comédien. Il émergeait de son rôle de Misanthrope sur les planches après une grosse année de séries télé: *L'Ombre de l'épervier* et *Omertà 2*. Il se préparait à commencer la série *Chartrand*, à entrer dans la peau de Lorenzaccio au théâtre. Et puis, Ciupka est arrivé avec son polar sous le bras.

« C'est le scénario qui m'a conquis », précise l'acteur. Les intrigues bien ficelées ne courent pas les rues. Sans compter que j'avais toujours rêvé de travailler dans un vrai polar, avec l'enquêteur solitaire sur la trace d'une bande de criminels en une sorte de « road movie ».

« J'ai voulu jouer mon rôle avec sobriété », explique-t-il. Quand tu es acteur principal et narrateur, tu ne peux imposer une trop forte présence. J'incarne ici l'homme du milieu, dans tous les sens du terme. »

Un des éléments les plus insolites (et les plus choquants) du film, ce sont les femmes-tables dans un club privé russe de Montréal, jeunes filles à moitié nues sur le dos desquelles on dépose une plaque de verre. Les messieurs y fument allégrement le cigare et boivent leur scotch. « Ces femmes-tables existent à Moscou. On peut les apercevoir sur certaines photos clandestines prises dans des clubs privés », explique le cinéaste en jurant n'avoir rien inventé dans son intrigue mais plutôt attrapé des éléments ici et là, trafic de plutonium, femmes-tables et compagnie.

Richard Ciupka tient la caméra dans tous ses films, pour le cadrage du moins. Il se sent plus proche des acteurs ainsi, gagne du temps. Mais il refusait d'arriver avec des images trop léchées, cherchant à rendre un parfum de réalité, loin des jeux de style. « J'ai visé volontairement l'économie de moyens, réservant la complexité au traitement sonore. »

Une coproduction de l'ACPAV et de l'Office national du film du Canada

L'Erreur boreale

Un documentaire choc

de Richard Desjardins et Robert Mondria

Prix Jutra du meilleur documentaire

À LA DEMANDE GÉNÉRALE

19 mars
18 h

20 et 21 mars
18 h 30 et 21 h

1564, rue St-Denis
Téléphone: 496-8893

www.onf.ca/erreur_boreale

À L'AFFICHE! CINÉPLEX ODEON COMPLEXE DESJARDINS

Tous les jours: 1:40 - 4:20 - 6:50 - 9:20

CINÉMA ST-LÉONARD
9480 LACORDAIRE 324-9227

18\$

VIRUS V.F. (13)
BABE 2 V.F. (G)
TAXI V.F. (G)

LES ENSEIGNANTS (13)
LES PROS DU COLLÈGE (13) et autres!

CONSULTEZ LES HORAIRES CINÉMA

RELÂCHE MER., JEU., Grandes-Prairies

FRANCE FILM présente
une production NANOUK FILMS

Quand je serai parti... vous vivrez encore

un film de Michel Brault

«Un film IMPORTANT!»
• Franco Nuovo, Journal de Montréal

«Un film QU'IL FAUT VOIR et mettre dans sa mémoire.»
• Claude Langlois, Journal de Montréal

«Des scènes restent en mémoire. Un film COURAGEUX.»
• Normand Provencher, Le Soleil

«Francis Reddy est ATTACHANT et ÉMOUVANT. Film COURAGEUX et ESSENTIEL.»
• Denise Martel, Journal de Québec

«ON N'A PAS LES MOYENS dans un pays où l'histoire s'oublie DE MANQUER CETTE FRESQUE de Michel Brault.»
• Claude Deschênes, Radio-Canada

«UNE ŒUVRE À NE PAS MANQUER. Pour son dernier grand coup de fiction, Michel Brault aura réussi sur toute la ligne.»
• Christian Côté, Le Droit

«Un film soigné, SENSIBLE et INTELLIGENT...des personnages MÉMORABLES.»
• Georges Privet, Voir

Produit par ANNE BOUQUIN et CLAUDE LÉVESQUE

FRANCIS REDDY
DAVID BOURIN, MICHELLE LASCLOT, CLAUDE GAUTHIER
ROSLIN DEARONSON, EMILIO SOTI, BEAUCOÛT, STEVE LANSKY, PHILIPPE LEBLANC
SILVANA SITTIG, PIERRE LÉVESQUE, ROBERT BOUQUIN, BOB, LÉONORE, JULIEN CASSEY, JAMES BOUQUIN

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

PARISIEN
VERSAILLES
TERREBONNE

CENTRE LAVAL
FAMOUS PLAYERS
ST-HYACINTHE

BOUCHERVILLE
CINÉMA LE CLAP
STE-ADELE

STE-THERÈSE 87
CARRÉFOUR DE L'ESTRIE

SON DIGITAL
3E
SAO
UNIBROU
CHAMBERLAIN
DIGITAL
FRANCE FILM

FRANCE FILM présente une production CITÉ-AMÉRIQUE

49^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE BERLIN

EMPORTE-MOI SÉDUIT L'EUROPE, DÉJÀ VENDU À 12 PAYS !!!

EMPORTE-MOI

Prix spécial du Jury académique
COMPÉTITION OFFICIELLE
BERLIN 1999

«Aucun des films de Léa Pool ne m'a procuré autant de plaisir que EMPORTE-MOI. Un récit d'une merveilleuse fraîcheur... Une PERFORMANCE SPECTACULAIRE de Karine Vanasse.»
-THE TIMES, LONDRES

«Le public de Berlin touché en PLEIN COEUR par le film de Léa Pool.»
-BERLINER MONGENPOST

«Karine Vanasse, avec une FRAÎCHEUR DÉSAMANTE, porte littéralement le film sur ses épaules dans une performance qu'on a comparée à celle de Charlotte Laurier dans Les Bons Débarras.»
★★★★-Normand Provencher, LE SOLEIL

«Karine Vanasse: d'une profondeur, d'un dynamisme et d'une sensibilité renversante. QUELLE COMÉDIENNE ATTACHANTE!»
-Louise Blanchard-LE JOURNAL DE MONTRÉAL

«EMPORTE-MOI est le film le plus ACCESSIBLE, le plus VIVANT, le plus GÉNÉREUX de Léa Pool.»
-Éric Fourlyanti-VOIR

UN FILM DE LÉA POOL

PRODUIT PAR LORRAINE RICHARD
avec KARINE VANASSE MIKI MANOJLOVIC PASCALE BUSSIÈRES
ALEXANDRE MÉRINEAU NANCY HUSTON
www.emporte-moi.com

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

FAMOUS PLAYERS
PARISIEN
CINÉMA LE CLAP
STE-FOY

13 ANS+

«...une comédie sereine et épanouie.»
-Voir

«Du grand art.» «Un pur moment de bonheur.»
-L'Express - Le Monde

«...un très bon film.»
-Journal de Montréal

CONTE D'AUTOMNE

UN FILM DE ÉRIC ROHMER

avec
BÉATRICE ROMAND • MARIE RIVIÈRE • DIDIER SANDRE • ALAIN LIBOLT
ALEXIA PORTAL • STÉPHANE DARMON • AURÉLIA ALCAIS

À L'AFFICHE! CINÉPLEX ODEON COMPLEXE DESJARDINS

Tous les jours: 1:20 - 3:45 - 6:45 - 9:10

Robert Morin s'acharne à distiller le doute

Une rétrospective de l'œuvre vidéo de Robert Morin roulera à la Cinémathèque de 23 au 31 mars. Belle occasion de radiographier son monde. Ses vidéos ne ressemblent à nul autre, mais il ressemble à Morin, ça c'est sûr, même s'il se montre le premier surpris par sa propre cohérence.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

L'univers de Morin est peuplé d'obscurs, de sans-grade, de marginaux de toutes catégories, de paumés, de floués, en crise souvent et parfois de folie pure. Au milieu apparaît un œil qui regarde, transforme le tout. Mais réel il y a. Entre le documentaire et la fiction, mêlant les deux, déroutant le spectateur à qui il fait perdre ses repères, Morin, c'est le *Deus ex machina* qui crie Coucou! ou ne le crie pas, c'est selon, et laisse alors le public dans le flou. À quel moment la vérité insidieuse vient-elle perturber la fiction, ou vice-versa? A vous d'esquisser des frontières. «Un œil, ça vole toujours», explique Morin. *Tout dépend de ce qu'on fait avec son butin.*

Certains le connaissent davantage à travers ses longs métrages. *Requiem pour un beau sans cœur* et *Windigo*. Mais Morin a fait ses classes dans la vidéo et ne l'a jamais laissé tomber. Sa dernière œuvre, *Quiconque meurt, meurt à douleur* (qui récolte le prix de la meilleure œuvre de fiction aux derniers Rendez-vous du cinéma québécois), fut tournée en vidéo avec d'anciens toxicomanes s'incarnant eux-mêmes dans des rôles fictifs. Comme ce sont des ex-prisonniers qui, à travers *La Réception*, retournaient dans leur peau de prisonniers en une intrigue collée aux *Dix petits nègres* d'Agatha Christie.

Tracer une ligne

«*Réalité, fiction, qu'est-ce? Tracer une ligne, comment faire?*» demandent-ils. Même les documentaristes qui prétendent traduire le réel le pervertissent par leur regard. *Mon but à moi, c'est de distiller le doute dans l'esprit du public. Doute sur la forme, doute quant au fond.*

La vidéo lui permet de pasticher le réel là où le cinéma affiche des repères trop marqués. Elle lui permet aussi de travailler en toute liberté, souvent sans subvention aucune, gardant une œuvre en chantier durant plusieurs années, comme ce *Yes Sir Madame*, où le «je» du narrateur est lui sans être lui en somme. Même principe pour le vidéo auquel il travaille à ses heures perdues depuis deux ans: l'histoire d'un riche devenu pauvre qui observe dans son immeuble résidentiel tous ces baby-boomers ayant cru jadis pouvoir changer le monde, demeurés accrochés à leurs rêves.

Robert Morin vous expliquera qu'il n'avait pas rêvé au départ réaliser ses propres œuvres, juste tenir la caméra pour les autres. Il a été photographe, a tâté de la peinture. «*Je ne savais même pas que j'avais quelque chose à dire, alors...*»

C'est d'ailleurs comme caméraman, à la fin des années 70, qu'il est allé à Mississauga filmer pour l'ONF le rôle des ambulanciers dans l'armée. Avec les chutes du film et des images attrapées le soir dans la caserne, il a fait son propre montage pour amuser ses amis. S'en est suivi *Gus est encore dans l'armée*. Et les amis lui ont dit: «*C'est bon, ça. Tu devrais en faire d'autres.*»

En 1977, il fonde la coop vidéo avec des amis pour avoir les coupées franches avec ses œuvres. «*La vidéo ça ne coûte pas cher et c'est souple*, constate Morin. *Et puis ça rend justice au réel quand le cinéma l'amplifie. Je me suis mis à jouer avec le vrai, le faux, le mensonge.*» C'était parti.

Marginaux et détraqués

Il n'aime pas se voir enfermé dans la case de celui qui montre l'aliénation pour mieux la dénoncer. «*Je ne suis pas un Robin des Bois. Si je mets en scène des marginaux, c'est souvent à cause du potentiel dramatique de leur vie. J'essaie de les expliquer, pas de les défendre. Et puis les riches sont moins ouverts, moins généreux que les*



Le vidéaste Robert Morin.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

pauvres. *Eux m'accueillent, travaillent avec moi.*

Ca lui a pris beaucoup de temps, à Morin, avant de s'apercevoir qu'il ne filmait que des paumés. Un journaliste le lui a fait remarquer un beau jour. Il a sursauté, avant de finir par admettre que, oui, c'était vrai. Tiens donc! «*Mais ce n'était pas intentionnel. Chaque fois que je touche à un sujet, la dénonciation sociale s'impose ensuite d'elle-même.*»

Comme ce *Mauvais mal filmé* à Moncerf, un village où il a sa cabane de chasseur-pêcheur. Les gens lâbas voulaient jouer dans un de ses films. Il a dit: «*O.K. On va imaginer une chasse au loup-garou en motoneige.*» Puis avec les réflexions apportées par tout un chacun, le film est devenu une métaphore du chômage en région éloignée, avec une étrange poésie en prime.

Ne lui parlez pas de *On se paye la gomme*, ce vidéo de 1984 dans lequel il suit quelques «tabarnacos» à Acapulco en cherchant à les placer devant leurs contradictions, leurs comportements insultants pour les Mexicains. «*Mais j'ai échoué et ils n'ont jamais vu l'ironie de la situation. Le film a dérapé. Voilà!*»

Parfois, Robert Morin se dit qu'il aimerait cesser de tourner pour se contenter d'écrire. En ce moment, il

rédige un projet de télé-série genre polar qui l'amuse beaucoup (une sorte de *Midnight Express* québécois basé sur un fait réel). Il prépare aussi un autre polar en long métrage, en plus de travailler sur sa vidéo. Il pense même à rédiger un roman. Long-temps, pourtant, Morin a rédigé ses projets de scénario sur des paquets de cigarettes, laissant les acteurs improviser quant au reste. Le goût d'écrire lui est venu il y a une douzaine d'années d'un petit ordinateur qui est entré dans sa vie.

Il a l'impression d'avoir un peu fait le tour au cinéma d'un certain type de langage, celui des fictions filmées à la façon des documentaires, avec l'ambiguïté volontaire. «*Le pastiche du reality show, j'ai jugulé la veine. J'ai 50 ans et ce serait l'un de me dire: "Dans une vie j'ai fait deux affaires: des images, puis des mots." Après tout, je lis beaucoup plus que je ne vois de films.*»

Robert Morin croit au destin. Le sien, entre autres, hélas, est de faire des films sur le vrai monde pauvre et paumé et de les voir projetés à des intellectuels dans des «festivals d'élite», comme il dit. «*Ce n'est pas ce que je souhaitais*, soupire le vidéaste. *Télé-Métropole m'aurait acheté ça pour une cenne que j'aurais bondi de joie, mais...*»

Un Iranien dans la course aux Oscar

Ses *Enfants du ciel*, en nomination aux Oscar dans la catégorie meilleur film étranger, sortiront vendredi prochain à Montréal. Majid Majidi n'a pas fini de surprendre. Au dernier festival de Téhéran, sa dernière œuvre, *La Couleur de Dieu*, remportait le prix du meilleur film.

FOUAD NAHAS
COLLABORATION SPÉCIALE

L'annonce a pris tout le monde par surprise lors de la cérémonie de clôture du 17^e Festival international de cinéma Fajr à Téhéran. Un film iranien, *Les Enfants du ciel* de Majid Majidi, se retrouvait candidat aux Oscar du meilleur film étranger aux côtés d'œuvres aussi populaires que *La vita e bella* et *Central do Brasil*.

Pour le public de Montréal, *Les Enfants du ciel* est loin d'être inconnu. En effet, il a obtenu le prix des Amériques au Festival des films du monde de Montréal en 1997 ainsi que trois autres prix, dont le prix du public et le prix œcuménique. Acheté et distribué mondialement par une compagnie américaine, Miramax, le film, déjà sur les écrans américains connaît un vif succès populaire. Il conte avec une grande simplicité et sans mièvrerie les aventures et les défis auxquels deux enfants, frère et sœur vivant dans une famille pauvre, font face quand ils perdent l'unique paire de souliers de la fillette. Avec imagination et courage, ils s'évertuent à trouver des solutions sans jamais affecter la vie déjà difficile de leurs parents.

Tourné dans les ruelles sinueuses du sud de Téhéran, avec des acteurs non professionnels, le film que l'on a comparé au *Voleur de bicyclettes* de Vittorio de Sica réussit à mêler réalisme et poésie dans un récit plein d'imagination et de tendresse.

Un talent original

Majid Majidi, le réalisateur, n'est pas non plus un inconnu pour le public de Montréal. Déjà, au Festival des films du monde en 1993, il avait présenté son premier film, *Baduk*, et en 1996 son deuxième film, *Le Père*. Couronnés de succès dans plusieurs festivals internationaux, ces films démontrent un talent original, qui se démarque des autres réalisateurs iraniens en vogue tels Mohsen Makhmalbaf ou Abbas Kiarostami. Majid ne cherche pas d'abstraction intellectuelle, de cynisme désabusé ou d'esthétisme complaisant; son regard est avant tout un regard de tendresse et de compassion envers la condition humaine.

Majidi se retrouve propulsé aujourd'hui vers la célébrité internationale avec la candidature de *Les Enfants du ciel* aux Oscar. Cependant, cet auteur-réalisateur, qui reste modeste et discret, a fait un autre coup d'éclat au dernier Festival Fajr à Téhéran en remportant le prix du meilleur film en compétition internationale pour son tout récent *Range Khoda*, textuellement «la couleur de Dieu». Le jury du festival ainsi que les invités, critiques et journalistes internationaux sont bouleversés par ce film et sont unanimes à reconnaître qu'avec lui, Majidi prend une place prépondérante dans la panoplie déjà riche en talents du cinéma iranien. L'originalité de Majid réside dans sa faculté à transcender des thèmes a priori mélodramatiques en les transformant en de vibrants poèmes à la vie.

Tourné dans une province du nord de l'Iran, non loin de la mer Caspienne et de la Russie, dans un décor de montagnes, de fleurs éclatantes et de forêts brumeuses, *Range*

Khoda décrit la relation complexe entre un père veuf et son jeune fils aveugle (interprété par un enfant véritablement aveugle, Mohsen Ramezari). Mais au-delà du récit, Majidi explore une autre relation, tout aussi intense, celle de l'enfant privé de vue avec la nature foisonnante qui l'entoure. Pour lui, les chants d'oiseaux, les grains de sable de la mer, les épis de blé renferment tous des messages tactiles et sonores qu'il veut déchiffrer. Dans un moment de détresse, rejeté par son père et séparé de sa grand-mère, il s'exprime lui-même: «*On dit que, contrairement aux humains qui ne nous aiment pas, Dieu aime les aveugles; alors moi, je le cherche partout.*»

Des cris et chants d'oiseaux accompagnent les personnages tout au long du récit. Les forces obscures qui agitent le père sont ponctuées par un cri rauque et terrifiant provenant de la forêt. Les coups saccadés du pivot lancent des messages codés à l'enfant, et l'appel harmonieux d'un oiseau semble être la voix douce et sereine de la grand-mère. La nature se présente d'abord éblouissante et familière, puis graduellement sombre et inquiétante, et dans la séquence finale, morceau d'anthologie, on est véritablement submergé par un sentiment mêlant l'extrême compassion et la sérénité. Une invitée au festival avouera que, trois jours après avoir vu le film, quand elle y pensait, elle ne pouvait s'empêcher d'être émue aux larmes.

Bien évidemment, plusieurs festivals essayent d'avoir la primeur de ce film, et il semble que Serge Losique soit parvenu à obtenir qu'il soit présenté au prochain FFM. Fidélité oblige!

Mais c'est à Téhéran que l'excitation monte: les journaux montrent un grand intérêt à l'approche du grand jour. Car c'est le 21 mars, dans une cérémonie qui sera présentée en direct de Los Angeles, que des millions de téléspectateurs verront si *Les Enfants du ciel*, film d'un auteur-réalisateur iranien peu connu, pourra accéder à la reconnaissance internationale qui est l'attribution de l'Oscar du meilleur film étranger. Pour un pays qui souffre de problèmes économiques aigus, d'un embargo de plus de 20 ans et d'un isolement discuté, une victoire pourrait représenter beaucoup plus qu'une statuette en or.



SOURCE ALLIANCE VIVAFILM

Une scène tirée des *Enfants du ciel*.

Le Théâtre de La Manufacture présente

Trick or Treat

de Jean Marc Dalpé

mise en scène de **Fernand Rainville**

avec **Jean Marc Dalpé - David Boutin - Pierre Curzi - Maxime Denommée - Claude Despins**

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE: ALLAIN ROY
CONCEPTEURS: REAL BENOIT - MIREILLE VACHON - MARTIN LABRECQUE
L'ARSEN LUPIN - PATRICIA RUEL - ÉRIC VILLENEUVE

30 MARS au 24 AVRIL

4559, Papineau, Montréal. (coin Mont-Royal) RÉSERVATIONS: (514) 523-2246

USINE C PRÉSENTE

À L'AFFICHE
2 SEMAINES SEULEMENT!

femme comme paysage

une chorégraphie de
LIN SNELLING

du 17 au 28 mars

EN VENTE DÈS MAINTENANT - NOMBRE DE PLACES LIMITÉ
RÉSERVATIONS: USINE C (514) 521-4493 / ADMISSION 790-1245

ÉCOLE DE MUSIQUE

Charlie Parker ne pouvait pas non plus

1-800-267-UDÉS
www.usherb.ca

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

LES ARTS
CINÉMA

Un heureux réflexe

TRUE CRIME

De Clint Eastwood. Avec Clint Eastwood, Isaiah Washington, Lisa Gay Hamilton, Denis Leary, James Woods. Scénario: Larry Gross, Paul Brickman, Stephen Schiff. Image: Jack N. Green. Montage: Joel Cox. États-Unis, 1998, 130 minutes.

MARTIN BILODEAU

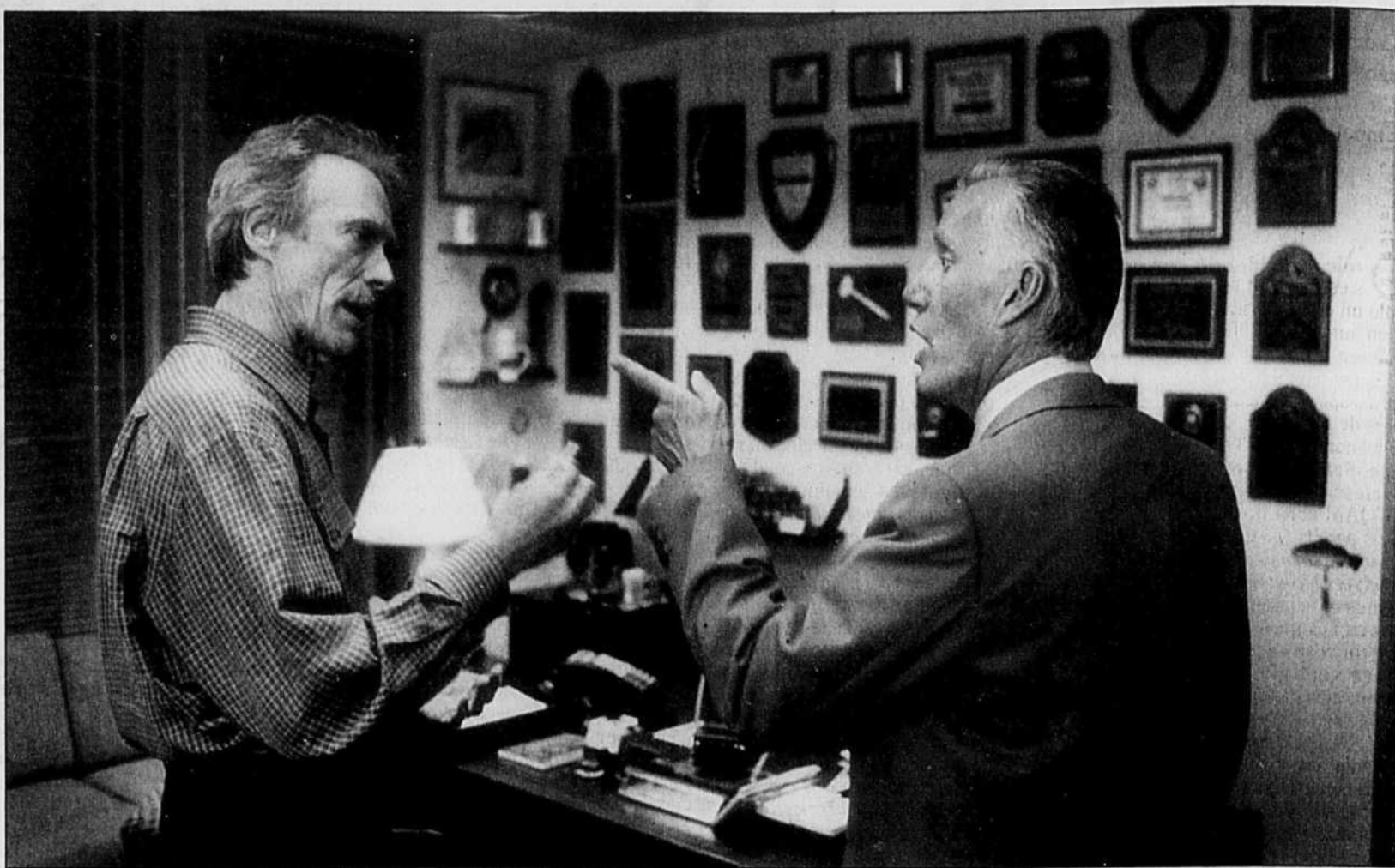
Il y a quelque chose de fascinant chez ce personnage de justicier que Clint Eastwood trimbale d'un film à l'autre. Un personnage, habituellement placé dans les coulisses du pouvoir (il est ici journaliste), qui ne se repent jamais de ses erreurs mais s'en rachète pour les autres ou se venge pour lui-même. Ainsi pour ce héros entre deux âges, ce mâle sculpté au canif dans les films de Leone et poncé à l'acide auprès de Dirty Harry, qui revient presque chaque année hanter un cinéma hollywoodien au comble de l'aseptisation: toutes les femmes sont remplaçables (par des plus jeunes), les commentaires sexistes et chauvins sont permis, et l'autorité, perçue comme un mal nécessaire, peut aisément être dupée par quelques formules d'excuses émises une fois consommé le bonheur de l'avoir défiée. Pêché avoué est à demi pardonné; tous les personnages de ce cavalier solitaire vivent de ce demi-pardon qui les maintient à cheval sur le mur entre bien et mal.

La première bobine de *True Crime*

n'a pas fini de se dérouler que, déjà, nous nageons dans un climat au comique malsain. Déchu quelques années plus tôt de ses fonctions au *New York Times*, Steve Everett (Eastwood), un vrai gars plein d'esprit, travaille désormais pour un quotidien d'Oakland, où son style et son goût pour la bouteille n'ont pas consolidé ses amitiés avec son patron qu'il cocufie (Denis Leary), son grand patron qu'il a cocufié (James Woods) et sa propre épouse (Diane Venora), cocue qui ne s'ignorera plus bien longtemps. Le décès d'une collègue obligera Everett à interviewer un détenu de la prison voisine (Isaiah Washington), lequel sera exécuté le soir même pour avoir assassiné une caissière de dépanneur, six ans plus tôt. Or quelques détails de l'affaire paraissent disculper le condamné, et Everett, contre l'avis de son rédacteur en chef, décide de rouvrir l'enquête.

Construit de façon dynamique comme un édifice érigé à la gloire de la vérité, *True Crime* nous promène entre le journaliste qui creuse son sillon et le détenu dont on creuse la tombe, créant un système d'échos surprenant entre les deux outsiders. La mise en scène émuostille un récit moins original que pétillant, porté avant tout par des dialogues percussifs et un humour provocant qu'on ne voit tellement plus dans notre monde de rectitude politique qu'il donne l'illusion de la nouveauté.

Cet humour et cette spontanéité colmatent par ailleurs bien des fissures dans le scénario de Larry



Clint Eastwood et James Wood, le journaliste et son patron

SAM EMERSON

Gross (*Chinese Box*), Paul Brickman (qui avait réalisé *Risky Business*) et Stephen Schiff (le dernier *Lolita*). Un scénario qui, à force de ne vouloir grossir aucun détail du récit — qui se déroule sur 24 heures —, prend des

raccourcis dangereux, flirte avec le burlesque et embrouille les contours politiques du film. Ainsi, la position d'Eastwood sur la peine de mort demeure incertaine, et ce, malgré le fait qu'il nous emmène jusque dans la

chambre forte où le faux coupable connaîtra (peut-être) la mort par injection. Contrairement à *Dead Man Walking*, qui ne se compare à *True Crime* que pour le réalisme de son décor carcéral, c'est l'erreur judiciaire qui est le moteur du film. Le reste semble demeurer ouvert à la discussion, à l'image de la rédemption du personnage d'Everett qui, en digne prolongement de tous ceux qui se sont glissés sous la peau rugueuse d'Eastwood, ne réhabilite ici que son image. Le cœur de l'homme à l'écran

et derrière la caméra reste inchangé.

Enfin, après une incursion très mal reçue (et pour cause) dans la comédie de mœurs (*Midnight in the Garden of Good and Evil*, en 1997), pour laquelle l'acteur s'était effacé, le réalisateur du magistral *Unforgiven* a eu l'heureux réflexe de revenir à un cinéma et un style qui sont les siens, pour lesquels il a gravé au fil des ans une œuvre dont la cohérence formelle, l'authenticité spirituelle et la ténacité temporelle inspirent le plus grand respect.

URFAUST

tragédie subjective

Goethe / Pessoa

Adaptation et mise en scène : Denis Marleau



Une création du Théâtre UBU

avec Albert Millaire, Céline Bonnier, Paul Savoie, Daniel Parent, Louise de Beaumont

Décor : Michel Goulet; costumes : François Barbeau; musique : John Rea; éclairage : Alain Lortie

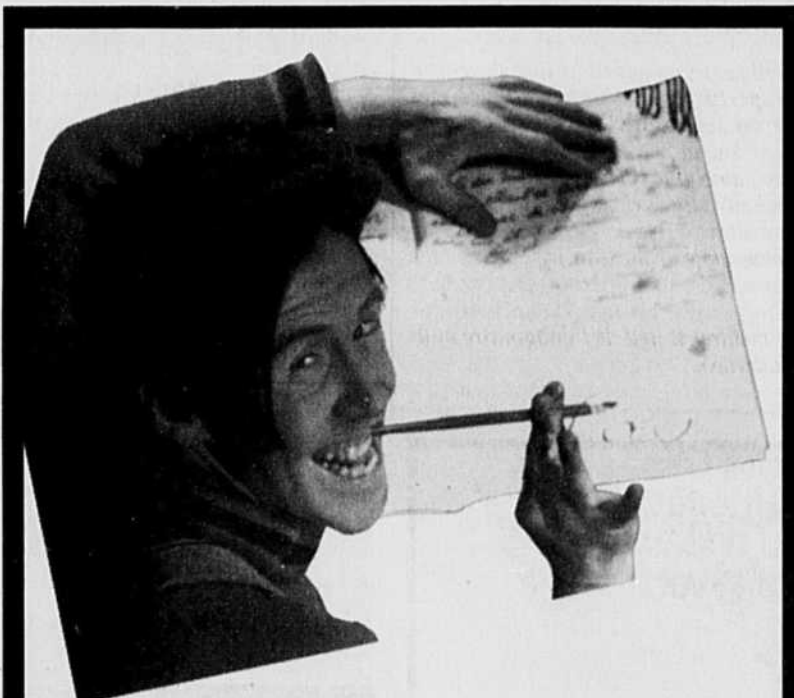
en collaboration avec le Goethe-Institut Montréal

en coproduction avec Weimar 1999, Capitale culturelle de l'Europe; les Gémeaux, Scène Nationale de Sceaux; le Théâtre français du Centre national des Arts d'Ottawa; l'Hexagone, Scène Nationale de Meylan et la Rampe d'Échirolles.

USINE C
Guichet : 521-4493
6 au 24 avril 1999

OFFRE SPÉCIALE

Achetez avant le 6 avril et économisez 4 \$ sur le prix régulier du billet pour les représentations du 6 au 14 avril.



Les auteurs dramatiques et le personnel du Centre des auteurs dramatiques (CEAD), ainsi que le conseil d'administration du Fonds Gratien Gélinas, tiennent à rendre hommage au père de la dramaturgie québécoise, dont la disparition récente nous attriste profondément.

C'est un pionnier que nous perdons en Gratien Gélinas, dont l'œuvre, déployée avec force et acuité, a posé les premières pierres de notre dramaturgie.

Sans son audace, son talent, son extraordinaire adéquation avec son temps, nous ne serions pas aujourd'hui des dizaines et des dizaines à mettre en scène les questions, les doutes et les passions de nos contemporains.

Fridolin, Tit-Coq, Bousille et les autres ont été comme des flambeaux dans la nuit d'un Québec replié sur lui-même. Leur flamme continuera à nous éclairer et à réchauffer nos cœurs.

fonds gratien gélinas



PRÉSENTE

CRAIGNEZ L'HOMME NÉ D'AUCUNE FEMME

DU 2 MARS AU 24 AVRIL

Créée par Patrice Dubois, Marie-Claude Gamache, Philippe Martin, Dany Michaud, Marie-Josée Normand, Brigitte St-Aubin, Nadia Bélanger, Nadia Bellefeuille, Carole Caouette, Véronique Massé, Étienne Ricard, Martin Gauthier, Claude La Roche

40 soirs seulement

...finale admirable c'est la plus drôle de ma vie...
...les 5 acteurs sont tous très bons
...cadence interne...
...farce d'inventions...
...jeux très énergique...

16\$ étudiant
20\$ général

526.6582 à 20h15

Théâtre Intime de 790-1245

réseau admission

THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE

le jardin des songes

de Serge Marois

Une création de **l'Arrière Scène** présentée par **la Maison Théâtre**

âge minimum recommandé
5
ans et plus

Texte et mise en scène : Serge Marois
Décors et accessoires : Paul Livernois
Musique : Pierre Labbé
Costumes : Georges Lévêque
Éclairages : Claude Cournoyer
Direction de production : Colette Drouin
Régie : Colette Drouin et Nicolas Légaré

Interprètes : Julie Beauchemin, Philippe Ducros, Valérie Le Maire, Marcel Pomerlo ou Denis Lavalou

En coproduction avec le Théâtre français du Centre national des Arts (Ottawa) et le TJP, Centre dramatique national d'Alsace (Strasbourg)

du 3 au 21 mars 1999

Les samedis **COMPLET** dimanches à 15 h

la Maison Théâtre
Billets en vente (514) 288-7211

245 rue Ontario Est
Métro Berr-UOAM 514 790 1245
Métro Sherbrooke 1 800 361-4595

ALCAN
BANQUE NATIONALE LE DEVOIR TVA

théâtre d'aujourd'hui

le théâtre de la création québécoise



texte de **larry tremblay** mise en scène de **martin faucher**
avec **sylvie drapeau** et **hugues fronette**
et les concepteurs **carmon allo & denis lavelle, suzanne bouchard, michel f. côté, claudio goyette, marc parent, jacques lee pollotier, stéphano tessier, rachel tremblay**

DU 26 MARS AU 24 AVRIL 1999
RÉSERVATIONS [514] 282-3900
3900, rue Saint-Denis (Sherbrooke)
Direction RENE RICHARD CYR, JACQUES VEZINA

LES ARTS

THÉÂTRE

Chienne de vie

Ça devient une habitude pour le Théâtre d'Aujourd'hui de créer une pièce de Larry Tremblay. Cette fois, la salle montréalaise accueille *Les Mains bleues*. L'histoire d'un homme maltraité et d'une bête compatissante.

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Rôle de bête. Larry Tremblay s'est fait tout seul et occupe en solo un créneau rien qu'à lui. Comédien autodidacte, il a développé une passion pour le kathakali, une forme indienne du théâtre dansé, qu'il a appris à maîtriser auprès de grands maîtres du sous-continent. Et depuis une dizaine d'années, le professeur de théâtre de l'UQAM écrit des textes sans pareils (*Le Crâne, La Leçon d'anatomie, The Dragonfly of Chicoutimi...*), poétiques et éclatés, souvent des monologues, où le thème du corps occupe une place centrale. «*Quand j'écris, c'est aussi un geste*», répète souvent le fondateur du LAG, le Laboratoire gestuel, expérimental à souhait.

La nouvelle pièce de l'auteur de 44 ans ne fait pas exception. Elle s'intitule *Les Mains bleues*, un programme encore dans le ton. La description des deux personnages en rajoute. Il y a Jérémie, qui «*présente une malformation du visage. S'exprime par saccades. S'immobilise souvent, comme s'il s'absentait mentalement pour se reconstruire de l'intérieur*», et une Princesse aussi, un «*personnage mixte*», mi-femme, mi-chienne, belle et bête toutes en une.

Ces deux monstres racontent une histoire sur la violence. Sur sa transmission surtout. Sur ce germe de haine et de méchanceté que l'on plante en certains êtres, qui leur bouffent ensuite l'âme et le corps, toute leur vie durant.

Les Mains bleues débute cette semaine à Montréal. Les rôles principaux ont été confiés à Hugues Frenette et Sylvie Drapeau, la mise en scène à Martin Faucher. Mais cette fois, pour cette quatrième création maison d'un Larry Tremblay, le Théâtre d'Aujourd'hui (TdA), le lieu de la création québécoise, comme dit le slogan, s'est fait scoper par un «*théâtre de poche*»

parisien. La pièce y est présentée depuis une dizaine de jours, en programme double, avec *Le Délic du destin*, que Larry Tremblay jouait lui-même dans les années 80.

L'auteur-comédien ira d'ailleurs bientôt constater le résultat sur place. Il en profitera bien sûr pour faire un petit saut du côté du Salon du livre de

Paris puisque *Les Mains bleues* paraît chez l'éditeur européen Lansman. La pièce a aussi été adaptée en radiothéâtre, en France, il y a quelques semaines. «*Pour bien des auteurs, c'est difficile de se faire produire ici et encore plus compliqué de percer là-bas, alors je ne vais pas me plaindre de ma situation privilégiée*», confie le chouchou du TdA, rencontré sur place plus tôt cette semaine. «*La réception spectaculaire n'est pas la même. En Amérique, on aime bien les rôles émotifs, bien incarnés. En France, on préfère les rôles plus rationnels, cérébraux. Je crois que l'intérêt des pièces québécoises est de proposer un alliage des deux tendances, un travail formel sur la langue et des personnages bien ancrés.*»

Amour et désamour

En tout cas, ses propres pièces condensent de manière exemplaire cette position en porte-à-faux, entre le corps et l'esprit. Avec *Ogre*, sa pièce de l'année dernière, montée en pleine crise du verglas, Larry Tremblay parlait du vide social et médiatique à l'aide d'un personnage lui-même tout en surface, sans identité, sans substance. *Les Mains bleues* traite de l'amour et de la violence, du manque de l'un qui mène à l'autre, en mettant en scène un jeune homme sans âge, accaparé par ses souvenirs violents, torturé par une peur et une douleur viscérales qui le rendent incapable d'être humain. «*Comme d'habitude, je me suis laissé mener par l'écriture*, dit l'auteur. *J'ai écrit une phrase et le reste a déboulé. Pour moi, Jérémie, c'est quelqu'un qui vient de la rue, un itinérant; c'est aussi quelqu'un qui n'a pas été aimé, quel-*

qu'un de rejeté par sa famille autant que par sa société.»

Ce qui donne par exemple ceci: «*Tu vas y goûter à mon manche de balai / attends que je le passe sous le lit / quand tu vas sortir de ta cachette / tu vas pas avoir juste la face brisée / tiens mon petit calvaire mon paquet de troubles / essaie donc de mordre le manche / tu vas te pêter toutes les dents dessus.*» Parfois, Jérémie est même incapable de s'exprimer dans sa poésie brute. Il bloque, comme une machine survoltée.

Le sous-titre de la pièce annonce un texte «*cruel et drôle*». Franchement, à la lecture du moins, la première caractéristique l'emporte largement sur la seconde. «*Je pense que l'amour a un pouvoir d'unification*, dit Tremblay. *Le désamour fragmente, disloque la personnalité humaine et l'éparille dans le malheur et la tristesse.*»

En fait, avec son discours cruel, hachuré et éparpillé, Jérémie finit par se raconter, par se recentrer. Au total, *Les Mains bleues* ne broie pas que du noir. Pièce sur l'atavisme de la violence, elle porte aussi sur le bonheur de la délivrance, apportée dans ce cas précis par Princesse, chargée d'amour et de consolation.

Ces éléments fondamentaux des *Mains bleues* (un jeune, un animal et la violence) peuvent d'ailleurs rappeler ceux de *L'Histoire de l'oise*, de Michel Marc Bouchard. «*C'est une pièce que j'ai beaucoup aimée, mais je n'y ai pas du tout pensé en écrivant Les Mains bleues. En fait, je le répète, comme je ne planifie pas du tout mes textes, comme je ne travaille pas autour d'un thème en particulier, quand j'ai écrit cette nouvelle pièce, j'ignorais même être en train d'écrire sur la violence.*»

Il sait par contre qu'il n'a pas écrit une pièce pour la jeunesse, ne serait-ce qu'en raison de la narration très fragmentée, difficile à proposer à des enfants. «*Les spectateurs me demandent parfois si je suis torturé, tourmenté, perturbé, comme certains de mes personnages, commente Larry Tremblay, auteur atypique. Je dois répondre: non, absolument pas. J'ai eu une enfance heureuse. J'écris dans la joie. J'ai peut-être un côté noir, obscur, mais franchement, je ne me transpose pas de cette manière dans mes textes. Mes personnages ne sont pas mes doubles parce que le théâtre est lieu de l'imaginaire et de l'altérité.*»

Photomontage d'après l'affiche de *Les Mains bleues* de Larry TremblayLORENZACCIO
D'ALFRED DE MUSSET

Du 17 mars au 10 avril
jeudis et vendredis à 20h, samedis à 16h
(matinées en semaine, 10h30 ou 13h30)

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal,
Papineau ou Ylao, autobus 34; Pie IX, autobus 139

en coproduction avec
CENTRE NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTRE

514 253-8974

BILLETTS
214 798-1245
1 800 961-0101

CCCS
22 % de réduction
les samedis

MISE EN SCÈNE :

Claude Poissant

AVEC
Luc Picard

Jean-Louis Roux

Bobby Beshro, Benoit Dagenais, David Savard,
Sophie Vajda, Maxim Gaudette, Hedwige Herbiet,
Nathalie Naubert, Myriam Poirier, Denis Roy
Real Bosse, Denis Gravelleaux, Denis Lavalou,
Francois-Etienne Paré, Robert Vézina,
Marc Belanger, Christian Brisson Dargis,
Luc Charest, Dominique Côte, Josee Guindon,
Sylvain Marcel, Julie Perreault et Jean-Nicolas Verreault.

CONCEPTEURS :

Carmen Alie et Denis Lavoie, Raymond Marius Boucher,
Florence Cornet, Catherine Gadouas, Alain Lortie,
Alain Roy, Patricia Ruel.

théâtre
du rideau
vert

MICHEL TREMBLAY
MISE EN SCÈNE :
MARTINE BEAULNE

Le vrai Monde?

Du 9 mars au 3 avril 1999

SERGE MANDEVILLE
RAYMOND LEGAULT
LINDA SORGINI
HENRI CHASSÉ
CHRISTIANE PASQUIER
MAUDE GUÉRIN
ISABEL RICHER

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : CAROL GAGNÉ
DÉCORS : RICHARD LACROIX
COSTUMES : FRANÇOIS BARBEAU
ÉCLAIRAGES : STÉPHANE MONGEAU
MUSIQUE : SILVY GRENIER
ACCESSOIRES : MARC-ANDRÉ COULOMBE

RÉSERVATIONS : (514) 844-1793
www.rideauvert.qc.ca
SERVICE DE GARDERIE LE SAMEDI
ET LE DIMANCHE EN MATINÉE,
SUR RÉSERVATION SEULEMENT.
4664, RUE SAINT-DENIS
MÉTRO LAURIER

Nouvelles supplémentaires
9 ET 10 AVRIL 20H

PUBLICIS-BCP
SPEXEL
La Presse
Omni

Production
du Groupe de la Veillée

Moi,
Feuerbach

de Tankred Dorst Traduction de Bernard Lortholary

du 16 mars
au 3 avril 1999

avec
Gabriel Arcand,
Mariusz Sibiga et Frédérique Collin

mise en scène de
Téo Sychalski

Réservations
526-6582
Réseau Admission
790-1245

THÉÂTRE
ESPACE
LA VEILLÉE

1371 rue Ontario E.

« Le théâtre a rarement été aussi près de la réalité, rarement aussi près de la vérité. C'est du théâtre neuf, jamais dépolé, jamais joué, jamais osé. »
Jean Beaumeyer, *La Presse*

« Rarement on peut voir des performances aussi saisissantes... on se sent bouleversé du début à la fin. »
Johanne Despins, *Bon matin/SRC*

« Si vous n'avez jamais vu en action sur une scène le génie d'interprète de Gabriel Arcand, ne ratez pas cette occasion ! »
Isabelle Mandalian, *Voir*

« Vous avez une certaine image de Gabriel Arcand. Pour cette pièce, attendez-vous à voir un tout autre homme. C'est vraiment du grand art. »
Carmen Montessuit, *Journal de Montréal*

« J'ai eu l'impression d'assister véritablement à une transfiguration de l'artiste. Avis à ceux qui sont intéressés par un grand moment de théâtre. »
Myra Cree, *L'Embarquement/SRC*

« It's a harrowing evening of theatre about theatre, and Arcand has himself a grand old time. He gives one of the most generous performances I've ever seen... »
Gaëtan Charlebois, *Mirror*

BANQUE LAURENTIENNE
Partenaire majeur

Hydro Québec

LE DEVOIR

GEORGES LAOUN
ARTISTE

Télé-Québec

ARTS

INDUSTRIE

Mais où est donc le Corona?

L'affiche géante du spectacle de Jean-Pierre Ferland, clouée sur les contreplaqués noirs qui tiennent lieu de façade au vénérable théâtre de la Petite Bourgogne, ne fait que masquer une question de plus en plus inéluctable: a-t-on rouvert le Corona trop tôt pour son bien?

SYLVAIN CORMIER

Le coup d'œil, du trottoir d'en face sur la rue Notre-Dame, est désolant. Remplissant le regard, une affiche gigantesque a été posée sur le mur de moins en moins temporaire de contreplaqué: on dirait de l'affichage sauvage sur les palissades des chantiers de construction, mais en plus gros. La réalité n'en est que plus désespérément signifiée: le Corona est encore et toujours sans façade, c'est-à-dire sans vitrine. Sans marquise pour annoncer ce qui se passe en dedans. Comme s'il ne s'y passait rien.

Que s'y passe-t-il donc, de fait? On vous en parlait hier, Dan Bigras y présente ces jours-ci son *Chien show*, intense et généreux spectacle qui vaut le déplacement. On a même annoncé une prolongation pour la fin de semaine prochaine. Prolongation un peu arrangée avec le gars des vues, remarquez: on ne remplit en vérité que le parterre, sauf afflux imprévu de spectateurs. On espère ainsi laisser le temps aux bouches d'atteindre suffisamment d'oreilles pour créer un engouement. Manœuvre sans gravité qui témoigne d'un fait patent: le Corona demeure quasi invendable, sinon par une mégavedette qui attirerait ses fans n'importe où.

Malgré les articles-fléuves parus lors de la réouverture, le message paraît s'être effiloché entre le centre-ville et le théâtre, à savoir que le Corona n'est pas loin du tout, que la salle est desservie par deux stations de métro, d'accès aisé par deux autoroutes ainsi que par les rues Atwater, Notre-Dame, Saint-Jacques ou Saint-Antoine, que la station-

nement y est ridiculement facile, qu'il s'agit d'un joyau architectural ravivé avec art et soin, qu'on s'y sent au moins aussi bien qu'au Spectrum, que l'absence de façade n'enlève rien à l'âme du lieu. Bref, que le Corona mérite d'être fréquenté. Là-dessus, tout reste à faire: la barrière psychologique entre Montréal et Saint-Henri n'est absolument pas franchie, et nombreux sont les spectateurs intéressés par l'un ou l'autre spectacle qui se désistent parce qu'ils croient le Corona au diable vert, i.e. de l'autre bord de la ville.

Encore faudrait-il qu'on y propose une programmation moins attentiste. En avril, les artistes de Gestion Son Image — la reprise du spectacle pour enfants *Bébédragon* de Daniel Lavoie, la reprise de l'excellent hommage virtuel à Félix Leclerc, les nouveaux récitals de Sylvain Lelièvre et Claude Gauthier — remplissent les cases. GSI est le proprio du Corona. Seul un spectacle-bénéfice (*Youth In Motion* avec Charles Biddle, demain) et le passage de Georges Moustaki du 7 au 10 avril (dans le cadre d'une tournée présentée par GSI) grossissent l'agenda. Après, outre la rentrée de Ferland remise à l'automne pour cause de fémur fracturé, on ne sait pas. Les projets vont et viennent. On a même songé un moment à engager une troupe rétro pour l'été, ce qui eût été une navrante faute de goût. On nage dans le flou, faute de direction artistique, faute surtout de gérance de salle aguerrie et dynamique à la manière Larivée-Cabot-Champagne, l'équipe en place au Cabaret du Musée Juste pour rire.

C'est à se demander si le problème n'est pas d'abord symbolique: sans fenêtre sur l'extérieur, le Corona n'existe tout simplement pas. Ne donnant pas sur la rue, impossible d'y avoir pignon. On nous promet une façade fin printemps; on nous la prometait déjà en décembre. Il y a une limite au-delà de laquelle le lieu jamais achevé pourrait devenir un gouffre financier. On n'ose imaginer l'horrible ironie d'un ultime abandon. Le temps d'agiter une première sonnette d'alarme est-il déjà venu? Patience.

DISQUES

Le brûlot du gentil galopin

Ce n'est pas parce qu'il est éternellement souriant, résolument tendre et très porté sur la chose que le vétéran chansonnier français Pierre Perret n'est pas dangereux. Surtout pour les méchants de ce bas monde.

SYLVAIN CORMIER

LA BÊTE EST REVENUE

Pierre Perret
Adèle/EMI

On vous dit: Pierre Perret; vous pensez quoi? Ou plutôt, vous voyez quoi? Un zizi, pardi, à cause de sa fameuse chanson du même nom. Probablement petit, le zizi. Avec, au-dessus, un large sourire et une paire d'yeux tout fermés tellement ils sont rieurs. Au moindre encouragement, vous pourriez entonner une autre de ses chansons célèbres, *Les Jolies Colonies de vacances*, en faisant des tralalère et des pouet pouet à la place du texte.

C'était, vu de loin, ma seule perception de Pierre Perret, celle d'un brave type vaguement imbécile heureux. Il faut dire que je n'avais jamais écouté l'un de ses disques attentivement, ne recevant que la forme guillerette, cette voix gai-lon-la-you-kaï-di-kaï-da qui gambadait à travers les mélodies comme dans un champ de pâquerettes. Perret, croyais-je? Un léger. Un primesautier. Un galopin, comme disait Brassens à son endroit. Bon à classer avec Carlos et Richard Gotaïner dans la catégorie des amuseurs facultatifs de la chanson.

C'est dire à quel point j'étais moi-même dans le champ. Quarante-deux ans après son premier disque (*Moi j'attends Adèle*), je découvre avec *La bête est revenue* le faiseur de chansonnettes le plus intraitable qui soit. Un gaillard qui dit les jolies choses comme les laides avec le même air de ne pas y toucher. Quand il dénonce, ce Pierrot moins lunaire qu'il n'y paraît, force est de constater qu'il n'est pas beaucoup plus jojo qu'un Richard Desjardins,



MICHELLE PELLETIER/SYGMA

Pierre Perret, le faiseur de chansonnettes le plus intraitable qui soit...

mais sans le poing levé et le casque de mineur. Je comprends maintenant que Pierre Perret est plutôt le digne frère français de Julos Beaucarne, ce gentil Belge capable d'exalter l'amitié autant que de décrire la variété des tortures infligées aux prisonniers politiques de tous pays. Quelqu'un qui sourit pour ne pas pleurer.

Dès la chanson-titre, qui ouvre l'album, on en prend plein la gueule. Le fascisme — le Front National jamais nommé mais c'est tout comme — reçoit une belle dragée de politesses: «N'écoutez plus braves gens / Ce fléau du genre humain / L'aboïement écaillant / De cette bête à chagrin / Instillant par ses chants de sirène / La xénophobie et la haine / Laissons le soin aux lessives / De laver plus blanc que blanc.» Parenthèse: je lisais dans un article de *Libération* que ce disque fut remis à Le Pen dans une émission de Michel Field à la télé française et que le gusse avait tiré une jolie tête.

Un réquisitoire

Perret s'attaque avec le même subversif cocktail de musique agréable, de voix délicate et d'implacable vérité aux pollueurs et autres adeptes de la chimie amusante dans *Vert de colère* («On shoote aussi bien les veaux / Qu'les champions haut-niveau»), aux intégristes de toutes religions dans *Au nom de Dieu* («Parmi tous ces mordsus / Ces millions de fanas / Tout's ces brebis / Y a ceux qui adorent Jésus / Ceux qui préfèrent Allah / D'autres leur canari»), jusqu'à ce vieux collabo de Louis-Ferdinand Céline dans l'explicite *Ferdinand*, donnant un tout nouveau sens à l'expression «voyage au bout de la nuit»: «Sois fier car c'est grâce à toi / Que tous les mal-blanchis n'ont pas fini / Leur voyage au bout d'a nuit!» Et vian dans le testament littéraire!

Mais ce disque n'est pas qu'un réquisitoire. Perret offre pour chaque montée de sang deux montées de sève. À côté du terrible Ferdinand, il y a la coquine *Je n'ai jamais aimé que vous* («Je n'ai jamais aimé que vous / Que vous que vous / Et la p'tit blonde qui est en d'ssous / En d'ssous de tout»). Entre *La bête est revenue* et *Vert de colère* s'imisce en douceur la belle *Jeanne*: «Je sens déjà l'arôme du petit expresso / Qu'en arrivant tout nue sous sa chemis' persann' / Ell' m'offrira avec ses petits pains tout chauds / Le mien durcit déjà rien

qu'en pensant à Jeanne.»

Il y a aussi, entre paillardise et courroux, de simples constats, dont celui, admirable, de *L'Ami fidèle*, où Perret regarde en face ses soixante-quatre ans et la solitude qui est dorénavant sa seule compagne: «Vois-tu, j'ai eu de vrais amis / Un femme et des enfants chéris / Mais aujourd'hui ils sont partis / Ainsi en a voulu le sort / Et ma vieillesse vient d'éclore.» Un poème de Victor Hugo mis en musique clôt le disque comme un adieu: «Demain, dès l'aube / A l'heure où blanchit la campagne, / Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends...»

Il a toujours été comme ça, Perret, me dit mon patron qui s'y connaît. Tendre dans *Mon p'tit loup*, polisson dans *Oh! La belle fermière*, doigt pointé dans *Les Kurdes* ou *Lily*. Le pratiquer, c'est attiser tout ce qu'il y a de plus utilement humain en soi: le désir, la joie, la tristesse, l'indignation. Comme quoi il n'est jamais trop tard pour découvrir un vieux chanteur. Ni pour acheter l'intégrale des chansons de Pierre Perret en neuf disques, parue en 1995. Ou alors, chair et bonne chère faisant forcément bon ménage, comme écrivait en 1996 la journaliste française Jeanne Schneider dans un article lu sur Internet, son livre de recettes *La Cuisine de ma femme*. Tiens, c'est drôle, j'ai une petite faim. Perret, c'est l'appétit fait homme.

CLAUDE GAUTHIER
JARDINS

NOUVEAU SPECTACLE

APRÈS L'ALBUM...

(...) on fait du cocooning dans sa poésie.
-Le Soleil
Ah! Le timbre unique de Gauthier, la vérité rare d'un homme de paroles.
-La Tribune
Sa poésie est fine, ciselée.
-Le Journal de Montréal

Et jamais son chaud timbre ne servit autant de notes justes.
-Le Devoir
C'est un disque qui vieillira bien... comme son auteur.
-La Presse

Album disponible maintenant

...VOICI MAINTENANT LE SPECTACLE
LES 27 et 28 AVRIL À 20H00

OS MUSIQUE LE CORONA LE DEVOIR

2490 Notre-Dame Ouest, Montréal
Billetterie (514) 931-2088 (514) 790-1245

PAVILLON DES ARTS DE STE-ADELE

présente en collaboration avec
Martineau Walker et KPMG

Ensemble Strauss-Lanner
Direction artistique, Jean Deschênes

À GAGNER
Forfait Champêtre
3 jours / 2 nuits
Tirage le 27 mars

Samedi 27 mars à 20 h

Billet: 25\$ (incluant vin & fromage après le concert)
RÉSERVATION: (450) 229-2586

1364, chemin Pierre-Péladeau (sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)

Quatuor Molinari

Prix Opus Découverte de l'année

Dialogues à l'Atelier, 21 mars 1999, 14 heures
3288, rue Ste-Catherine Est, Montréal • Peintre invité: Jean Marois

Musiques du XX^e siècle
26 mars 1999, 20 heures, salle Redpath, Université McGill
Oeuvres de Schnittke, Korngold et Schafer
Billets: Dialogues 15\$/10\$, Musiques 20\$/15\$
Renseignements: 514-527-5515

L'ENSEMBLE ROMULO LARREA
UN SIECLE DE TANGO
21 avril

HOMMAGE À ASTOR PIAZZOLLA
22-23 avril

avec la participation de **Verónica Larc**

Cinquième salle Place des Arts
Billets en vente au 514 842 2112 et au www.pdaa.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245
Redevance et frais de service.

2490 Notre-Dame Ouest, Montréal
Billetterie (514) 931-2088 (514) 790-1245

SYLVAIN LELEVRE
LES CHOSES INUTILES
NOUVEAU SPECTACLE

APRÈS L'ALBUM...

Écouter les choses inutiles, c'est trouver un endroit où l'on est bien, au chaud et blotti.
-Le Devoir
Un disque heureux qui ressemble à un jardin...
-La Tribune
Lelièvre donne ici un grand cru.
-Le Journal de Montréal

Des choses qu'il fait bon voir et entendre... Voir
(...) la même limpidité dans les textes et surtout ce même goût pour les sonorités rondes et pleines qui vous rechauffent le cœur.
-La Presse

Album disponible maintenant

...VOICI MAINTENANT LE SPECTACLE
LES 21, 23, 24 AVRIL À 20H00

OS MUSIQUE LE CORONA LE DEVOIR

2490 Notre-Dame Ouest, Montréal
Billetterie (514) 931-2088 (514) 790-1245

Misia
L'ANGE NOIR DU FADO

Première tournée nord-américaine pour celle qui fait craquer l'Europe!

le samedi 10 avril à 20 h

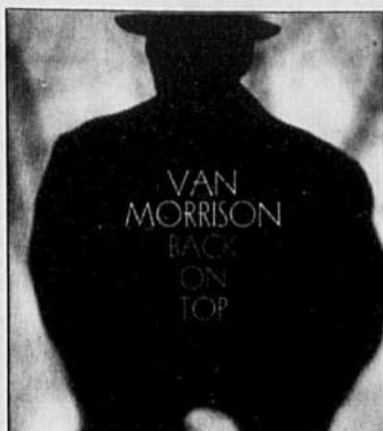
«...la dame en noir, majestueuse sur scène, crie le fado du fond du cœur.»
Le Monde de la musique

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
BILLETTS: 987-6919
ADMISSION: 790-1245

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

BACK TO TOP

Van Morrison
Pointblank (Virgin/EMI)

mauvaises filles, surtout connu pour l'essentielle *Leader Of The Pack*. Mais il y a aussi beaucoup de clonage du Blondie première époque (*Nothing Is Real But The Girl, Maria, Under The Gun*), qui dénonce l'impossible but visé par tout disque du genre: l'oblitération du temps qui passe. Il vaut toujours mieux laisser à l'histoire ce qui appartient à l'histoire et se procurer une bonne compilation. Celle de Blondie, à titre indicatif, s'intitule *Atomic Blondie*.

S. C.

SKAFROCUBANJAZZ

Yeska
Aztlan-Koch

MOCOS LOCOS

Los Mocosos
Aztlan-Koch

Le soleil de Californie a le don de faire pousser plus encore que des raisins dodus: la récolte ramenait récemment de Los Angeles deux formations qui fleurissent bon le terroir nourri de plusieurs engrais. Ces deux groupes, Yeska et Los Mocosos, mêlent joyeusement leurs racines latines aux rythmes trépidants du ska, ce style musical jamais d'origine qui revient régulièrement faire tremousser la jeu-

nesse dorée. Deux groupes, deux résultats, une constatation: abscons sur papier, convaincant sur disque.

Le premier, Yeska, concocte un mélange explosif qu'on désespère de voir sur scène tant c'est réussi. Plus salsa que ska, le groupe n'en emprunte pas moins la rythmique abrupte et l'énergie inépuisable du ska, ce qui pousse l'auditeur à sautiller à la suite de ce métissage entraînant. Ce n'est rien de moins que la filière latino qui passerait à New York en pleine heure de pointe: il y a une urgence dans cette musique, une urbanité plus que fébrile qui naît du crash des styles. A l'instrumentation attendue de la musique afro-cubaine (piano, cuivres, orgie de percussions) se superposent quelques solos de guitare bien rugueuse et la mentalité du ska hyperactif décidé à ne rien laisser en place. Epoustoufflant.

Avec Los Mocosos, c'est autre chose. On quitte déjà le tronc du jazz afro-cubain pour trainer vers des formes plus hybrides qui frôlent le hip-hop, le funk ou l'inspiration du moment dans une mouture de pop hispanophone. Leur pièce *King of Ska* pencherait même vers le swing. On est plus éclectique, plus «moderne» dans le traitement et on a un sens de l'humour pas piqué des vers: pas une, mais deux reprises du sirupeux *Volver, volver*. Plus une reprise du thème jamesbondien de *Thunderball*. Et, en prime, la fierté latine scandée bien haut sur *Webback* ou sur *Brown and Proud*. Plus inégal que le premier, bien qu'on lui soupçonne une influence — au moins des airs — de la Mano Negra.

Vincent Desautels

EDDIE HARRIS

The Battle Of The Tenors
Étiquette Enja

Le saxophoniste Eddie Harris était un drôle d'oiseau. Il jouait du ténor. Il en jouait gros. A sa façon, il était la facette fière de l'instrument inventé par

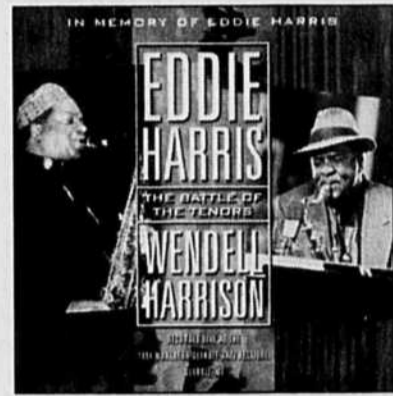
le Belge Adolphe Sax. Stylistiquement, il aimait mieux les notes plutôt grasses ou épaisses que les notes contrares. Bref, il était beaucoup plus Coleman Hawkins que Lester Young.

Dans les années 60, il eut beaucoup de succès. Cela, grâce à une prestation enlevée lors du Festival de Montreux. Puis, ce fut la disgrâce. Cela, à cause du succès évoqué. Après, ce fut cahin-caha; comme ci, comme ça. Il en fut ainsi jusqu'à ce que la firme Enja, après la firme danoise Steeple Chase, lui propose un contrat.

Pour faire court, mentionnons qu'un beau jour, c'était en 1994, Eddie Harris se produisit au Montreux-Detroit Jazz Festival en compagnie d'un autre saxo, soit Wendell Harrison, un dur, un tatoué. La prestation fut enregistrée.

Le fier Harris combiné au dur Anderson, cela donne une musique très dense. Cet album est un bon exemple des batailles de saxos qu'aiment bien mener de temps à autres les descendants d'Adolphe Sax, histoire de titiller l'atmosphère du temps présent.

Serge Truffaut



DOCTOR ROSS

I Want All My Friends To Know
JSP Records

Doctor Ross est né le 21 octobre

1925 à Tunica, au Mississippi. Deux choses sont importantes à retenir de ce qui précède: le lieu et la date. Parce que l'un comme l'autre indiquent que le bonhomme en question en connaît long, très long, sur le sujet. A savoir: le blues des campagnes.

Élevé dans une famille de onze enfants, Ross, ce n'est pas misérabiliste de le signaler, connut toutes les affres du racisme. Partisan de la théorie que jouer seul évite des maux de tête, Doctor Ross se transforma en homme-orchestre dans les années 40.

Au cours des années 50, Sam Phillips, alors producteur pour Chess, l'enregistra. Et c'est ainsi que le monde des Blancs découvrit certaines beautés du blues des champs et des ruisseaux. Dans les années 60, il participa aux divers American Folk Blues Festival à plusieurs reprises. Puis, il fit cavalier seul.

En 1991, il participa au Burnley Blues Festival. Il fut enregistré. Aujourd'hui, la bande est disponible. Doctor Ross y chante quoi? L'éternel féminin. Il chante cela, histoire de rappeler à qui l'aurait oublié que le blues naquit au moment où Dieu mis Adam et Ève à la porte parce que... Le blues de Ross, c'est le blues pur. Celui des origines.

S. T.

100 % COLOMBIAN

Fun Lovin' Criminals
(Virgin-EMI)

Il y a deux ans, Les Criminels S'amusent avaient fait leur marque avec un premier succès, la chanson *Scooby Snacks*, hip hop inusité, mené par un riff de guitare irrésistible et un sens de l'humour évident. De retour avec son troisième album, *100 % Colombian* — tiens, je me demande bien ce qu'ils veulent dire par là... —, le trio new-yorkais poursuit sur une belle lancée, avec un album chaleureux,

maitrisé et métissé. Marqué surtout par de belles sonorités soul et r'n'b (*Up on the Hill* et *Love Unlimited*, irrésistible et souriant hommage à Barry White), *100 % Colombian* sait aussi jouer de la guitare rude et rock (*Southside*), du blues et du métissage culturel (*Korean Bodega*). Il y a là des chansons de fête (l'excellente *Big Night Out*) comme de plus sentimentales, pour un ensemble très vivant, à l'écoute (et réécoute) facile.

Rémy Charest

ISOLA

Kent
(RCA-BMG)

En Suède, Kent est un grand groupe, certifié platine et passé par le sommet des palmarès de son pays avec chacun de ses trois albums: deux chantés entièrement en suédois et ce troisième, *Isola*, en anglais, mondialisation oblige puisqu'il s'agit également du premier album lancé sur les marchés internationaux. Paru ici à la toute fin de l'année dernière, *Isola* commence à récolter certains succès américains qui ont poussé la compagnie à relancer la promotion de l'album. Avec raison, puisque Kent a de quoi jouer du coude à coude avec Radiohead, avec son rock inventif, oscillant entre le musclé et le mélodique, empreint de solitude et de spleen nordiques, aux textures sonores riches. Le groupe de Joakim Berg — un équivalent de Thom Yorke, sans toute la profondeur — a aussi la belle idée de prendre son temps, de laisser filer les chansons le temps qu'il faut. Seules déceptions, cette façon qu'a Kent de laisser sentir une attitude de rocker un peu typée et le fait que l'aplatissement culturel mondial n'ait même pas laissé un mot de suédois sur l'album. Le rock n'a pas tant de place pour la différence.

R. C.

NO EXIT

Blondie
Beyond (BMG)

Blondie à nouveau? Eh bien oui, c'est le (re)tour de piste obligatoire du quatuor new-yorkais et sa fameuse fausse blonde de chanteuse. Chaque groupe fétiche de chaque génération a ainsi droit à la revoyure nostalgique sur disque et à la mégatournée des guichets automatiques qui s'ensuit, des Eagles aux Sex Pistols. La seule question qui compte, en fait, est qualitative: le disque-réunion est-il bon? (Et, si oui, question corollaire, l'est-il seulement pour le fan fini?) Le fan répond: oui oui, merci mon Dieu. Le critique répond: non merci, sans façon, qui veut d'une new wave ancienne? Je suis quelque part entre les deux positions, content de quelques titres réussis, un *Boom Boom In The Zoom Zoom Room*, jazzy-lounge du meilleur mauvais goût, la jolie ballade quasi country *The Dreams Lost On Me*, une chanson-titre juste assez hip hop pour exister au présent, la reprise inspirée de *Out In The Streets* des Shangri-La's (groupe-culte des

Même la Bolduc ne pouvait pas!

1-800-267-UDÉS
www.usherb.ca

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Studio de musique ancienne
de Montréal 25^e saison

UN SON QUI DÉFIE LES SIÈCLES

DIRECTEUR ARTISTIQUE
CHRISTOPHER JACKSON

L'ÉGLISE SAINT-LÉON DE WESTMOUNT

4311 DE MAISONNEUVE OUEST (MÉTRO ATWATER)

LE 28 MARS À 20 H Nations

Chorales

DU MISÉRERE D'ALLEGRI

AUX CHEURS ABÉNAQUIS

CHIEFS-D'ŒUVRE À CAPPELLA

POUR CHŒUR

BILLETS DE 14 \$ À 33 \$

chaîne culturelle
Radio-Canada

COMMANDITAIRE PRINCIPAL

Omer DesSerres
naturl'écriture et l'art graphiqueRENSEIGNEMENTS
(514) 861-2626

21 mars 1999

Journée internationale
contre
la discrimination
raciale

Le gouvernement du Québec poursuit ses efforts pour la promotion des droits de la personne et la lutte contre la discrimination sous toutes ses formes.

La Charte québécoise des droits et libertés de la personne témoigne de son engagement à cet égard.

Article 10 de la Charte québécoise
des droits et libertés de la personne

Toute personne a droit à la reconnaissance et à l'exercice, en pleine égalité, des droits et libertés de la personne, sans distinction, exclusion ou préférence fondée sur la race, la couleur, le sexe, la grossesse, l'orientation sexuelle, l'état civil, l'âge sauf dans la mesure prévue par la loi, la religion, les convictions politiques, la langue, l'origine ethnique ou nationale, la condition sociale, le handicap ou l'utilisation d'un moyen pour pallier ce handicap. Il y a discrimination lorsqu'une telle distinction, exclusion ou préférence a pour effet de détruire ou de compromettre ce droit.

La Journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale a été décrétée par les Nations Unies en 1966.

Québec

ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Expériences nouvelles sur des sujets connus

FRANÇOIS TOUSIGNANT

MAHLER - BOULEZ

Gustav Mahler: Symphonie n° 1 en ré majeur, dite «Titan». Orchestre symphonique de Chicago. Dir.: Pierre Boulez. Durée: 52 minutes 47. DGG 459 610-2

Quand Boulez se met à Mahler, on écoute toujours. Mieux encore, quand Mahler est interprété par Boulez, l'oreille est captive de ce que ces sorciers lui infligent, comme des chaînes, pour la garder captive. Les V, VI et VII symphonies ont toutes été des réussites. Œuvres relativement abstraites, le pouvoir de concentration et la retenue efficace du chef en faisaient sinon des monuments d'émotion brute, du moins des objets plastiques d'une beauté saisissante et d'une redoutable efficacité. On quittait le Mahler larmoyant et pompier dont

aime à se contenter un public en mal de frissons faciles par les climats fortissimo de l'orchestre pour atteindre au message plus élevé que l'artiste Mahler tentait d'inclure dans ses symphonies.

De voir ainsi Boulez se livrer à une composition de jeunesse fait prendre pleine conscience de la grandeur de Mahler et du fait que le chef n'a enfin plus peur des éléments «émotifs» inclus dans le vocabulaire, lui qui y était hautement réfractaire.

On pourrait qualifier cette version, si nouvelle et différente, de parangon de la forme, de la structure rendue nécessaire, audible et expressive. Voilà, les grands mots sont lâchés.

On parle souvent de forme ou de structure quand on ne sait pas quoi dire. Pourtant, ces mots ont bien un sens, que les définitions des dictionnaires ne font souvent qu'embrouiller. Écoutez attentivement cet-



te version (n'ayez crainte, il est impossible de faire autrement en ce cas-ci) et à bon volume (tant pis pour les voisins), et vous allez tout comprendre.

Chaque élément a sa place, attendue ou non, et sa raison d'être, comme la surprise, la percée adriennienne, que la nécessité, la logique implacable du discours rendent imprévisibles tout autant qu'inéluctables. Boulez arrive à s'emparer du texte et à lui restituer son originelle nouveauté. Cela choque, brasse la cage et remue le tréfonds. Au delà du propos programmatique, il va chercher la nouvelle façon de composer que Mahler s'est inventée, qui consiste à nous faire sentir qu'une chose doit revenir mais qu'elle revient toujours transformée, comme on ne l'attendait pas.

Le point de repère du «retour obligé du thème» à la César Franck ou à la Bruckner est dépassé, voire rendu caduc par cette vision fulgurante du déroulement du psychologique mis en musique. La réflexion ayant mûri avec l'élaboration, l'œuvre trouve un parallèle avec l'évolution de l'interprétation. Oui, des motifs, des thèmes, des notes reviennent, mais chargés du poids — et de l'énergie vitale — d'un vécu. Boulez n'a pas peur de monter toujours plus loin dans le dosage des effets, dans l'échafaudage du triomphe optimiste, tout cela sans éclat toc, uniquement avec un naturel désarmant d'idoineité entre l'intention, sa réalisation et son expressivité sonore.

La fameuse déchirure dont parlait Adorno se trouve ici consacrée comme entité essentielle de la musique. La symphonie veut aller quelque part et le geste volontariste du compositeur, ressenti par son interprète, le détourne de la facilité convenue pour l'amener là où elle

se doit d'aller. La fanfare de trompettes est en cela un véritable triomphe sur le goût d'une époque: au lieu de consacrer l'accomplissement sonore de l'aboutissement d'une montée, Boulez la rend comme le coup de poing qui réveille l'âme tant elle éclate avec ce je-ne-sais-quoi d'arrogance qui dit que la complaisance, ce n'est pas pour ce genre d'esprit affamé de vie.

En plus, servi par un merveilleux prise de son, l'orchestre de Chicago donne une transparence étonnante dans les contrepoints. Sous la baguette de Boulez, le moindre petit élément des *Lieder eines fahrenden Gesellen* (la source mélodique de la symphonie) est pris avec amour avant d'être désarticulé puis reconstruit. Début d'aventure cosmogonique qui, s'il flatte moins le sentiment cutané, a au moins le mérite de faire délirer la raison du bonheur de la liberté retrouvée, voire conquise.

Une grande expérience, donc, qui change de l'habituel menu de l'interprétation littérale pour accéder à l'interprétation globale. A l'écoute, vous aller voir se construire, brique par brique, cette symphonie; et, lorsqu'un mur est terminé, le contempler avec fierté procure une impression qui fait que, même si on est ému, on a en plus l'impression d'avoir compris. Et d'être grandi.

SZENEN AUS
GOETHE'S FAUST

Robert Schumann: Szenen aus Goethes Faust pour solistes, chœur et orchestre, sans numéro d'opus. Faust, Doctor Marianus, Pater Seraphicus: William Dazelay (baryton); Gretchen (Marguerite), Not, Una Pœnitentiam: Camilla Nylund (soprano); Mephistopheles, Böser Geist, Pater Profundus: Kristinn Sigmondsson (basse); Sorge, Magna Peccatrix: Simone Nold (soprano); Mangel, Mater Gloriosa, Mulier Samaritana: Ingeborg Danz (alto); Marthe, Schuld, Maria Ægyptiaca: Louise Mott (alto); Ariel: Hans-Peter Blochwitz (ténor); Pater Ecstasticus: Christian Voigt (ténor); La Chapelle royale, Collegium vocale, RIAS-Kammerchor, Orchestre des Champs-Élysées. Dir.: Philippe Herreweghe. Coffret de deux disques. Durée: 2 h 02 min 06. Harmonia Mundi (France) HMC 901661.62



SCHUMANN
Szenen aus
Goethes Faust

William Dazelay
Kristinn Sigmondsson
Camilla Nylund
Collegium Vocale
La Chapelle Royale
RIAS-Kammerchor
Orchestre des Champs-Élysées
PHILIPPE
HERREWEGHE

Difficile de ne pas rester perplexe devant une telle réalisation. Faust est une manifestation de l'esprit occidental peu commune. La littérature s'en est emparée avec un bonheur certain — Goethe, Mann et Lenau en sont la preuve. La musique romantique aussi. Du tout jeune Schubert (Marguerite au rouet — Gretchen am Spinnrad —

1814, il avait 17 ans!) au mûr Mahler de la *Symphonie des mille* (1906) en passant par l'italien Boito, sans oublier les tentacules que les deux pièces du chevalier de Weimar ont lancés au XX^e siècle (notamment Pousseur et Busoni), cette histoire de la destinée humaine, voire de la raison d'être de l'homme dans un monde façonné par la pensée hellène et chrétienne, a travaillé bien des compositeurs.

En bon romantique allemand, Schumann ne pouvait pas passer en reste. Surtout après les huit scènes de Faust de Berlioz (qui deviendront *La Damnation de Faust*), où la France s'appropriait cette poésie. Pour Schumann, c'est moins l'histoire du premier Faust, celle traduite par Gérard de Nerval, qui importe: c'est le second Faust.

On entend donc une musique forcément moins spectaculaire, au sens théâtral du terme, et qui a fait le bonheur de Berlioz, au profit d'une partition qui se veut plus réfléchie, plus poétique dans son attitude face au sujet, ne craignant pas d'oser la philosophie. Posant donc d'irréductibles problèmes d'interprétation, ces scènes restent une œuvre assez marginale de Schumann, une œuvre où se côtoient l'inspiration la plus élevée et les truismes d'écriture chorale et vocale les plus banals. Quand un compositeur sait quoi en faire, et Mahler en est un bel exemple, cela tombe juste. Quand, comme Schumann, l'inexpérience domine l'ambition, on risque d'entendre des trous.

C'est le piège qu'évite Philippe Herreweghe dans cette nouvelle et étonnante version. Bien sûr, il y a des pages où l'on s'ennuie ferme, notamment dans la première partie. C'est qu'elle fait plus appel au théâtre, et Schumann, poète, n'a absolument pas le sens dramatique extraverti. Comme Herreweghe lui, l'a, le choc est d'autant plus grand. En bon artiste se consacrant principalement à la musique baroque, il cherche toujours le théâtre latent.

Et ce, pour nous faire entendre un vide presque désolant dans les épisodes de Marguerite. Comme le compositeur, il ne nous fait pas croire à l'idée concrète de l'héroïne, non plus qu'à l'amour entre elle et Faust. Oublions vite cela pour arriver à la partie la plus philosophique de l'ouvrage, toute tirée du Second Faust.

Ici, Schumann fait de véritables efforts d'orchestration, de ceux à faire mentir les critiques qui ne lui accordent généralement qu'une pauvre fantaisie en ce domaine. Et Herreweghe s'y attache avec soin, voire avec spontanéité, pour donner, par la seule couleur sonore, du relief à ces pages dont certaines sont magnifiques.

Les moments tirés de la fin de la deuxième «pièce» sont en effet ce qu'il y a de plus réussi. Le chœur, malgré une tendance à exagérer les consonnes sifflantes, prend mieux possession de son «rôle» et, surtout, comme les voix d'homme prédominent, on est moins gêné par le bien ordinaire qualité des voix de femmes.

Pourtant, ce qui ressort le mieux — et ce que les adeptes de découvertes ne voudront pas manquer —,

c'est l'enthousiasme du chef et de son orchestre à faire cette musique. On dirait un Don Quichotte qui, contre vents et marées, cherche à convaincre et y parvient. La foi missionnaire de cet enregistrement est contagieuse; si elle ne fera jamais croire au chef-d'œuvre, au moins entend-on une vraie œuvre.



BERNSTEIN:

REACHING FOR THE NOTE

Compilations d'extraits de diverses œuvres de L. Bernstein, A. Copland, L. van Beethoven, G. Gershwin, R. Schumann, G. Mahler et I. Stravinski. Coffret de deux disques. Durée: 2 h 33 min 33. DGG 459552

Ce coffret double va réjouir trois types de discophiles. Ceux qui, d'abord, veulent posséder tout Bernstein. Ceux qui, avant de s'acheter quoi que ce soit de ce grand chef et compositeur disparu, veulent se faire une idée de son style, de ses forces et de ses faiblesses. Et les autres, ceux qui auront été charmés par le film de Susan Lacy présenté dans le cadre du Festival international du film sur l'art, à Montréal, et qui voudront poursuivre l'expérience sur leurs haut-parleurs — comme ceux qui, frustrés de n'avoir pu être en salle, voudront entendre le panorama des musiques utilisées dans le film.

On a une sélection d'enregistrements d'extraits d'œuvres, parfois assez coupés — on ne mise ici que sur le sentimental et le spectaculairement efficace —, seulement avec deux orchestres et des chanteurs de premier plan.

Il faut accepter de n'entendre que les trois dernières minutes du formidable finale de la IIe de Mahler, la Résurrection, ou que le chœur final de l'Hymne à la joie. Cela, c'est pour le répertoire plus «standard».

Car il y a mieux: les extraits d'œuvres écrites par Bernstein lui-même, qui nous permettent de saisir l'éclectisme de ses penchants de compositeur américain et l'aisance avec laquelle il manie presque tous les styles et arrive à trouver des réponses personnelles à ses interrogations (l'Amérique populaire, la judaïté, la foi, la tradition, le sérialisme et l'avant-garde...).

Ce n'est donc pas un grand disque mais un produit discographique bien fait, malgré un ton apologue qui laisse parfois songeur. Pour en savoir plus, les internautes parmi vous n'ont qu'à aller à www.leonard-berstein.com. Bonne visite.

CHANTS LIBRES
OPÉRA POUR TROIS VOIX ET CINQ GUITARES ÉLECTRIQUES PRÉPARÉES
Down Here On Earth
Production de Autumn Leaf Performance Toronto
MUSIQUE: Rainer Wiens
LIVRET: Victoria Ward
MISE EN SCÈNE: Thom Sokolowski
SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES: Vikki Anderson
ÉCLAIRAGES: Bonnie Beecher
Richard Armstrong (baryton)
Fides Krucker (mezzo-soprano)
Susanna Hood (soprano)
MUSICIENS: John Gzowski, Rainer Wiens, Bill Parsons, Nilan Perera, Monte Horton
2 soirs seulement à Montréal
MERCREDI 24 et JEUDI 25 MARS, 20 h
ÉCHANGE ENTRE LES ARTISTES ET LE PUBLIC APRÈS LE SPECTACLE
4890, BOULEVARD SAINT-LAURENT (ANGLE BOULEVARD SAINT-JOSEPH)
RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS: (514) 845-4890
ADULTE 20 \$, ÉTUDIANT 15 \$
SALLE DU THÉÂTRE ESPACE GO

Jean-Sébastien Bach ne pouvait pas
Charlie Parker non plus
Pas même la Bolduc!
MAIS VOUS VOUS POUVEZ
Venez parfaire vos connaissances musicales à
L'ÉCOLE DE MUSIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE
Une formation en quatre temps pour tous les passionnés, du débutant au professionnel
Baccalauréat en musique
cheminement en interprétation musicale classique
Baccalauréat en musique
cheminement général en musique
Baccalauréat en musique
cheminement en interprétation musicale jazz
Certificat de culture musicale
Nouveau, aussi offert à Longueuil
Période d'inscription prolongée
(819) 821-8040
1-800-267-UDÉS
www.usherb.ca
UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE
LE DEVOIR The Gazette

Hydro Québec
LE VISAGE BELLEMBERT GUY FRAU
Bell
Billets: 987-6919
Ivo POGORELICH
Piano
le lundi 5 avril à 20 h et le mardi 6 avril à 20 h dans le cadre du Gala annuel du Centre Pierre-Péladeau
Pogorelich est à lui seul un orchestre!
«200 ans en avance sur son temps.»
— The New York Times
«Le piano a besoin de cet animal-là!»
— Le Magazine Piano
Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure
300, boulevard Maisonneuve Est
LE DEVOIR The Gazette

Société Pro Musica
50^e SAISON
Série «Émeraude»
La CHOROVAYA AKADEMIA de Moscou
Église du Gesù
Lundi, 22 mars 1999, 20h
MUSIQUE RELIGIEUSE DES COMPOSITEURS SUIVANTS:
Rachmaninoff, Bortniansky, Ippolitov-Ivanov, Izvekoff, Chesnokov
Billets: 25 \$, 12 \$ (étudiants), Taxes incluses, redevances en sus, en vente à la billetterie de l'église du Gesù: (514) 861-4036 et par le Réseau Admission
Della Montréal
Église du Gesù, 1200 rue Bleury
Le TRIO FONTENAY, cordes et piano
Théâtre Maisonneuve
Lundi, 29 mars 1999, 20h
PROGRAMME:
Haydn, Ravel, Brahms
Billets: 25 \$, 20 \$, 12 \$ (étudiants), Taxes incluses, redevances en sus, en vente à la billetterie de la Place des Arts: (514) 844-2112 et par le réseau Admission
Collaboration du consulat général de la République fédérale d'Allemagne
Théâtre Maisonneuve Place des Arts

AU CASINO DE MONTRÉAL DÈS LE 21 MAI 1999

Sinatra™

REMEMBERED
LE SPECTACLE

Présenté par
Les Productions Phaneuf
avec la collaboration
de Tina Sinatra

Spectacle :
37 \$ / 47 \$ / 57 \$

Souper-spectacle :
59 \$ / 69 \$ / 79 \$

Billets en vente à la billetterie
du Casino de Montréal et
sur le réseau **ADMISSION***
au (514) 790-1245
ou au 1 800 361-4595.

Groupe de 20 personnes et plus :
(514) 935-5161 ou 1 800 263-5161.

* Moyennant les frais de service.

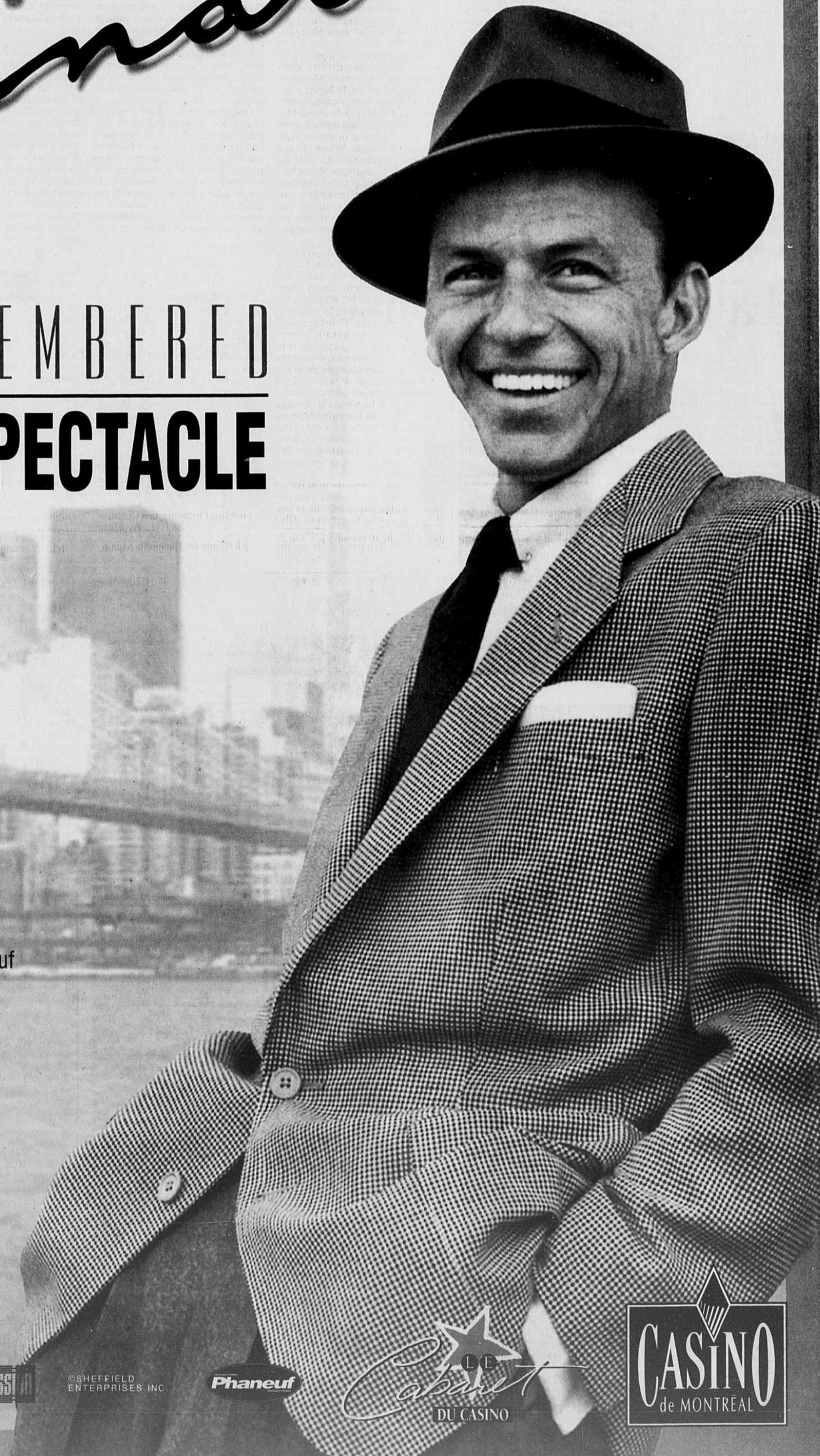
Accès réservé aux personnes
de 18 ans et plus.



©SHEFFIELD
ENTERPRISES INC.

Phaneuf

LE
Cabaret
DU CASINO



LE ARTS

Péteux de broue

Vous prenez un chanteur frisé et célèbre, un chanteur dont la voix s'égosille en ce moment sur *Tout écartillé* dans un wagon du métro de Paris, à l'heure où fleurit le Printemps du Québec. Vous le prenez donc et lui demandez au préalable d'écrire un roman, un premier qui plus est, appelé à sortir — tiens donc, le hasard fait bien les choses — juste avant ce Salon du livre de Paris où le Québec tient la barre.

Charlebois, c'est gros en France, c'est du symbole, du Québécois pur broue, pur *Lindbergh*, pur Olympia. Il a tant fait danser les bougalous post-soixante-huitards au cours des nuits chaudes de Montparnasse que la France a solidement vissé le nom du Garou au panthéon de ses superstars. Et un nom, ça peut tout faire vendre, n'est-ce pas: les chansons, la bière et les livres. Pourquoi se défriser les cheveux à peiner longtemps dessus, je vous le demande.

Donc, il a commis sa prose. Mission accomplie. Si bien que le quidam parisien, au sortir de la forêt boréale où castors et originaux assurent la couleur locale, déambulant dans un méandre du Salon, pourra tomber au kiosque Stanké sur *On dirait ma femme... en mieux*. Un roman de Charlebois, ah! bon! Et de sortir ses francs ou ses euros virtuels pour s'offrir en bouquet d'exotisme, par-dessus le sapin et la feuille d'érable, le roman du chantre de *Dolorès*. Dans le meilleur des cas, le badaud en question magasinera en cours de route quelques ouvrages de vrais auteurs. C'est la grâce, du moins, qu'on lui souhaite. Du Gaétan Soucy, peut-être, avec sa fascinante *Petite fille qui aimait trop les allumettes*, aux envolées de poésie et de mystère.

De bons écrivains, le Québec en engendre bel et bien. C'est d'ailleurs à trois d'entre eux, aux Soucy, LaFonde et Laferrière, que Pivot ouvrira son plateau de chaises. Comme quoi il n'y a pas que pour les fumistes. Souvent, mais pas toujours. Mince consolation.

Charlebois a rédigé cette chose très très vite, sur un



Odile Tremblay

trente sous de toute évidence, entre deux éruptions de Blanche de Chambly et trois baignades sur une plage de Basse-Terre.

Puis, le chanteur devenu romancier a été interviewé ici sur toutes les tribunes. On a vu sa bouille *ad nauseam*, la machine promotionnelle a fait ses devoirs et ses leçons, les critiques dudit roman se sont montrées plus rares que les entrevues. Silence poli, ou presque, au chapitre de la qualité. Mort de rire, le Garou.

Jusqu'à maintenant, du moins. Car en France, ça commence à râler. *Libération* et *Le Nouvel Obs* écrappaient «l'œuvre» cette semaine.

Le premier titrait «Charlebois dérape» en varlopat «un roman qui sent mauvais». Et d'évoquer l'horreur, l'épouvante, le haut-le-cœur qu'une telle lecture suscite. Le second résumait l'affaire: «Un roman mi-figue, mi-cul, écrit vite par un chanteur pas ordinaire qui croit qu'y peut tout se permettre.» Et pan dans les gencives!

Tu parles! C'est tellement mauvais, ce roman, qu'on se demande pourquoi il a osé le signer. Entre le Harlequin pour le style et les dialogues pornos pour l'image de marque du *bum* de service, il s'est bien foutu de la littérature, le Robert, roulant sur son gros nom comme sur une autoroute à quatre voies.

On dirait ma femme... en mieux. Le titre seul jette l'effroi. Pas flatteur pour l'épouse, ça. Bon! En guise de

résumé, disons que le narrateur, une vedette de la chanson québécoise, microbrasseur par surcroît, Samson Micreault de son petit nom, rencontre dans un vol agité, destination Guadeloupe où il a sa cabane (toute ressemblance avec un personnage ayant déjà existé...), une belle dame érotomane avec qui il partagera fantasmes et jeux érotiques. Et d'évoquer entre deux étreintes leurs vies et carrières respectives, pendant que des raseurs de toutes sortes viennent têter la célébrité au passage.

Il ne recule devant aucun cliché, Charlebois, ni devant l'avalanche de jeux de mots plus que douteux. On plogue la bière Maudite ça et là dans le texte. Pub pour pub. Allons-y gaiement. Place aussi aux gémissements d'usage: «Oh! Quelle chaleur! Je m'enflamme! Je suis en feu! Ah! je jouis! Quel plaisir!» etc. Harlequin *hard*, vous dis-je, en pure salade de mâche poivrée: «Laura, vous êtes folle, et vous me rendriez fou si je ne l'étais déjà. J'en perds la tête et mes chaussettes. Vous êtes une femme que tout homme a envie de séduire, rêvant égoïstement qu'il pourrait être l'unique et le dernier.» Oh! Oh! Oh! C'est original, ça!

Il a voulu, semble-t-il, être à la fois drôle et romantique, cynique et grivois. Echec sur toute la ligne. S'enfile ici une série de lieux communs mal liés, mal digérés, mal écrits surtout. Pas écrivain pour deux sous, Robert Charlebois. Et brouillon quant au reste. Il aurait quand même pu soigner un peu la marchandise, je ne sais pas, moi, travailler le style, plonger en lui-même pour rendre un son quelque peu authentique, prendre l'aventure au sérieux, ne serait-ce qu'un instant. Et la fin! La fin! Avec cette ouverture politique sur les velléités d'indépendance de la Guadeloupe, qui tombent à plat sans prévenir et sans s'expliquer. Allons donc! Fallait-il vraiment prendre les lecteurs pour des valises?

Quand je pense à Vigneault avouant ne pas trop savoir si ses livres se vendent parce qu'ils sont bons ou

parce que lui-même est un chanteur connu... Des scrupules, en a-t-il vraiment besoin, ce Vigneault qui cisèle chaque phrase, les charge de sens, les couche comme des enfants avec amour dans leur lit? Mettons qu'il aurait pu refléter quelques-uns de ses scrupules à Charlebois...

Le statut de vedette, c'est vrai que ça fait vendre. On s'entend là-dessus. D'ailleurs, Stanké ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Après la prose du chanteur, il entend publier celle de Nanette Workman, de Pierre Légaré, de Jean-Luc Mongrain (une autobiographie), de Jean Cournoyer, etc. Vendre, soit! Mais vendre quoi? Là est la question.

Prenez Richard Desjardins. Il en réalisait, des documentaires, avant de gagner ses galons comme chansonnier-vedette, mais ceux-ci avaient moins d'impact qu'aujourd'hui. Forcément, eh! Quand il s'est attaqué au scandale des coupes à blanc dans une forêt boréale en perte, il savait bien que sa voix porterait. Une couverture médiatique digne d'un blockbuster. Régrouter de mieux pour appuyer une juste cause... Regrouper par-ci, concert de protestation par-là. Si jamais notre forêt cesse de perdre du volume comme peau de chagrin, on en donnera quelque crédit à cette percute *Erreur boréale*. Le même film sans Desjardins en porte-flambeau aurait sans doute fait chou blanc, tout comme les mines antipersonnel, sans le souvenir de lady Di en mortaise, horrifieraient moins la galerie, que les jambes et les bras sautent ou pas.

A chacun sa croisade. On se doutait bien que Charlebois n'était ni Vigneault ni Desjardins. Mais vendre tout croche sa broue dans le toupet en se foutant du public, ça le mène où, au juste? Peut-être réussira-t-il à écouler un premier roman par la seule vertu de son gros nom, mais qui se penchera ensuite pour cueillir le deuxième? «All brew, no beer», comme disent les Américains.

otremblay@ledevoir.com

MUSIQUE

La corde nationaliste

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Il y a 100 ans, Jean Sibelius donnait *Finlandia* en première. Le but avoué de l'œuvre était de hâter l'émancipation de son peuple de l'empire des tsars, à un moment où l'on remettait en valeur le *Kalevala*, épopée dont le contenu aidait grandement à redonner son identité à la Finlande dont Sibelius se fit le porte-étendard. *Finlandia* est devenue l'hymne national officiel d'un pays qui a acquis son indépendance en 1917.

Musique et nationalisme font-ils toujours bon ménage? On ne parlait pas encore de décolonisation à l'aube du XX^e siècle, mais déjà, divers mouvements nationaux s'étaient affirmés au point de forcer un rééquilibrage des répertoires, tant à Prague qu'à Budapest. Pourquoi en effet laisser un quasi-monopole aux œuvres en provenance d'Allemagne, d'Autriche, de France, d'Italie?

La Pologne ressuscitée, en 1919, sera dirigée par un pianiste de réputation mondiale, Ignace Paderewski, à une époque qui vit également la musique polonaise reprendre du panache — peu de noms avaient percé depuis Chopin — avec Szymanowski.

Exacerber la «fibre»

La musique, on en convient généralement, est un excellent outil pour désamorcer la méfiance entre nations, pour faciliter les dialogues. *L'Hymne à la joie* ne retentit-il pas chaque automne à la reprise de la session de l'Assemblée générale de l'ONU?

Oui, mais... en mai 1871, Wagner dirige lui-même en concert sa *Kaiser-march* devant le kaiser Guillaume 1^{er}; il s'agit de célébrer dignement la conclusion heureuse (pour les Allemands) de la guerre franco-prussienne. Wagner n'avait sans doute pas oublié que *La Marseillaise* avait d'abord eu pour titre *Chant de guerre pour l'armée du Rhin* et que son auteur, Rouget de Lisle, était un officier qui avait aussi commis *Le Chant des vengeances*.

On joue assez fréquemment d'ailleurs, de Tchaïkovski, *L'Ouverture 1812*, qui célèbre la déroute des armées napoléoniennes, mais un peu moins *Guerre et Paix*, de Prokofiev, d'après l'œuvre de Tolstoï. Se rappelle-t-on que Tchaïkovski fit partie de ces créateurs que le groupe des Cinq — Rimski-Korsakov (*La Grande Pâque russe*), Balakirev, Moussorgski (*Boris Godounov*), Cui et Borodine — accusait de «gallomanie»? Les Cinq ont d'ailleurs produit des œuvres qui puisent abondamment dans les traditions russes en réaction contre l'engouement pour les courants «étrangers».

Ironie de la chose, un récent article du *Monde de la musique* (février 1999) se demande pourquoi les orchestres français ne jouent pas davantage de musique française. L'auteur trouve le cas d'Honegger «désespéré» et se lamente sur le purgatoire où semble le confiner sa terre natale. Et qu'advient-il de Dukas, de Milhaud et de Roussel, qui ont heureusement, hors de France, des adeptes chez les directeurs d'orchestre?

Qui, parmi les contemporains, songe à reprocher à Aaron Copland sa tendance «américaniste»? Ou à de Falla de traiter de ce qu'il connaît à fond, soit les chants et les danses des gitans (*El Amor brujo*)?

On connaît *Kossuth*, «symphonie patriotique» de Bartók, et les *Rhapsodies roumaines* d'Enesco. Une bonne partie de l'œuvre de Grieg se construit autour de thèmes norvégiens. Même si l'on reconnaît à Grieg

un penchant schumannien, il arriva à se sentir responsable de la musique de son pays après la mort prématurée du plus nationaliste de ses collègues musiciens, Richard Nordraak. Son association avec Ibsen mena à la suite *Peer Gynt*, tirée du terroir norvégien.

On pourrait multiplier ainsi les cas de drapeaux fichés sur les tables de compositeurs. Il y eut en contrepartie des rebufades pour certains créateurs qui s'éloignaient de la ligne orthodoxe, n'épousant pas la ligne de parti comme ce fut le cas en ex-URSS avec Chostakovitch, dans les années 30, lorsque le Kremlin bouda sa *Lady Macbeth du district de Mzensk*.

Le siège de Québec...

L'un des cas les plus patents de nationalisme en musique se vérifie chez les Tchèques, particulièrement avec Smetana et Dvorák. Lorsque Smetana s'exile en Suède en 1856 — où il restera cinq ans —, la raison principale en est la sévérité de la répression autrichienne, selon *L'Histoire de la musique occidentale* (Fayard, page 881). À son retour, Smetana s'occupe de théâtre et de musique; il devient l'un des meneurs de l'effervescence nationaliste, de la mise en valeur d'un terroir sur lequel pousseront *La Fiancée vendue* (1866) et, surtout, les poèmes symphoniques *Ma patrie (Ma Vlast)*; cette œuvre à programme décrit histoire et paysages tchèques comme la Vitava (ou Moldau en allemand), rivière de Bohême, ou encore Tabor, lieu de résistance des husites contre les croisades germaniques au XV^e siècle.

Pour Anton Dvorák, rien n'empêche de déceler des affinités avec Brahms ou Liszt. Pour l'essentiel, et c'est ce que retiennent les Tchèques, Dvorák se situe dans la continuation

d'un Smetana considéré comme le premier représentant du «style national tchèque» en musique. Il a puisé abondamment dans le folklore, comme l'attestent deux séries de *Dances slaves*, et l'on sait que son séjour à New York lui inspira cette 9^e *Symphonie* dite «du Nouveau Monde», où il incorpore un des negro spirituals les plus connus (*Going Home*), mais dans un style qui reflète sa Bohême. Un oratorio (*Sainte Ludmilla*) et plusieurs œuvres d'inspiration religieuse (*Requiem* et *Stabat Mater*), qui peuvent avoir un attrait universel, sont reçues par le public pragoise comme illustration de valeurs

propres aux Tchèques. Avançons que les louanges à l'égard d'Edward Elgar viennent probablement du rôle qu'il a pu jouer pour contrer dans son pays le postromantisme allemand, dans un pays, l'Angleterre, pourtant très perméable aux courants venus de partout. Mais, souvent, les sentiments patriotiques prennent des détours, se déguisent, comme chez Verdi (*Don Carlo*) qui se montre favorable au soulèvement des Flamands sous Charles Quint pour mieux transmettre aux Italiens le message de ne pas accepter de férule étrangère. Cependant, cette fibre nationaliste continue d'affleurer chez un Kodály (*Psalmus Hungaricus*) ou chez Casella avec sa rhapsodie symphonique *Italia*.

Peut-être faudra-t-il revenir un jour sur le nationalisme dans le répertoire d'ici. Mais signalons qu'un musicien tchèque, Frank Koczwara (mort à Londres en 1991), a dédié son *Siège de Québec* pour clavecin ou piano forte aux «officiers engagés dans ce glorieux service le 10 septembre 1759». Il vaudrait la peine qu'on nous en facilite l'audition pour pouvoir juger sur pièce.



Jean Sibelius

Hydro Québec présente

OSM

À l'OSM en 1999-2000
Il y a une série pour moi!
Il y a un prix pour moi!
Il y a des concerts pour moi!

Abonnez-vous!
(514) 842-9951

Demandez notre brochure de la saison 1999-2000



OSM

Järvi à Montréal...
un événement!

Les Grands Concerts

Mardi 30 et mercredi 31 mars 1999, 20 h

Neeme Järvi, chef
Lars Vogt, pianoKodály *Hány János, suite*
Mozart *Concerto pour piano n° 20*
Brahms *Symphonie n° 4*Soirée du 30 commanditée par
Gaz MétropolitainSoirée du 31 commanditée par
Comité des bénévoles
de l'OSMSalle Wilfrid-Pelletier
Place des ArtsBillets:
OSM: 842-9951Admission 790 2145
Place des Arts: 842-2112OSM
ORCHESTRE
SYMPHONIQUE
DE MONTRÉAL
CHARLES DUTUIT

La Presse

N.B.

À LA

CHAÎNE CULTURELLE
DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.ca



101,9 ALLARDVILLE • 100,9 CHICOUTIMI • 95,3 LAMÈQUE • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 ESTRIE • 90,3 TORONTO • 104,3 MAURICIE-CENTRE DU QUÉBEC

L'OPÉRA DU METROPOLITAN
présente *Tosca*, de Puccini, avec
Carol Vaness, Luciano Pavarotti
et James Morris, sous la direction
de Nello Santi.Vous pouvez venir écouter l'opéra
au studio 12 de la Maison de
Radio-Canada à Montréal.
Anim. Jean Deschamps
Réal. Maureen Frawley
Aujourd'hui à 13 h 30Pour conclure la série *Faust* ou les
métamorphoses d'un mythe, nous
vous proposons *Faust à l'aube
du prochain millénaire* en
compagnie de penseurs venus de
divers horizons : Gérard Mendel,
Hubert Reeves, Dominique
Lecourt, Jean-François Peyretet Jean-Didier Vincent.
Lecteur : Michel Keable.
Idée originale : Guy Marchand
Présentation : Stéphane Lépine
Réal. Anne Dubois
Mardi à 22 h

À RADIO-CONCERTS :

Le Quatuor de Berlin dans le
cadre des concerts *Pro Musica*
dans des œuvres de Beethoven,
Mendelssohn et Brahms.
Anim. Michel Keable
Réal. Daniel Vachon et Richard Lavallée
Mardi à 20 hL'Orchestre symphonique de
Montréal, sous la direction de
Kent Nagano, interprète la
Symphonie n° 9 de Mahler en
direct de la salle Wilfrid-Pelletier
de la Place des Arts à Montréal.
Anim. Françoise Davoine
Réal. Odile Magnan
Jeudi à 20 hTrois œuvres marquantes des
années 60 : *L'Avalée des avalés*, de
Réjean Ducharme, *Salut
Galarneau*, de Jacques Godbout,
et *Le Ciel de Québec*, de Jacques
Ferron, au ROMAN DU QUÉBEC.
Collaborateur : Jacques Allard
Une émission de Marie Proulx
Vendredi à 15 h